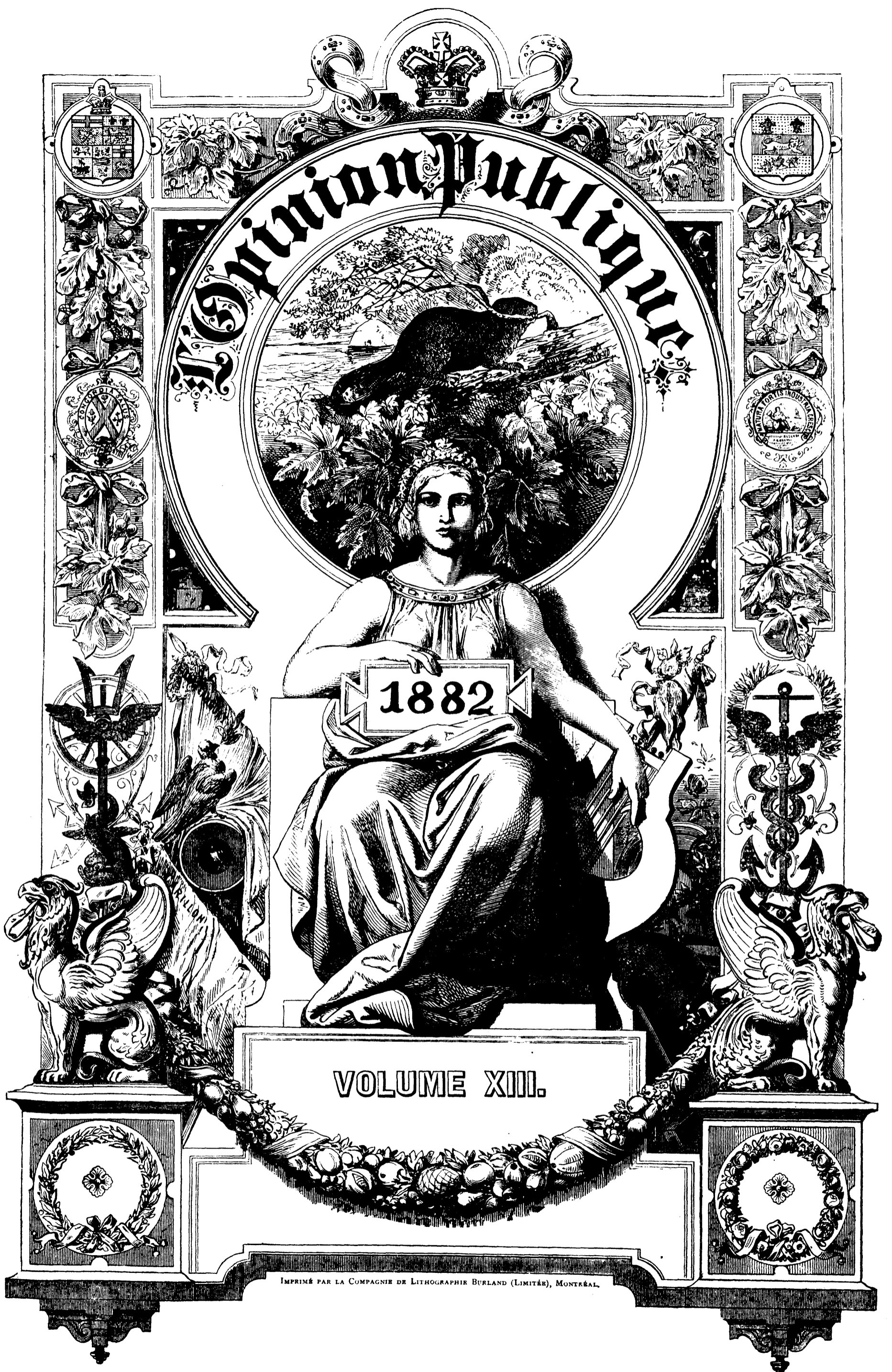


Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | |



Gazette Publique



1882

VOLUME XIII.

IMPRIMÉ PAR LA COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE), MONTRÉAL.

INDEX DU VOLUME XIII.

DU 5 JANVIER AU 28 DÉCEMBRE 1882.

GRAVURES.

A

Année 1882, 3.
Asile de nuit de la rue de Clignancourt, 43.
Au désespoir, 63.
Alonzo Wright, M. P., 147.
Auber, compositeur français, 154.
Arrivée au Caire de Dervich-Pacha, 354.
Arabi Pacha, 387.
Architectes de l'hôtel-de-ville de Paris, M.M.
Ballu et de Perthes, 394.
Août, 406.
Assassinat du pharmacien Aubert, à Chatou,
411.
Allou, M., sénateur, 430.
A la caserne, 442.
Après la guerre, 499.
Almanach des familles, 515.
Aérostats militaires en France, 574.
Aspect de la comète visible en Égypte, 591.

B

Beau temps, 34.
Bon souper, bon gîte, 142.
Bradlaugh, membre des Communes, 171.
Bal costumé sur la glace, à Ottawa, 174.
Bienfaisance à Paris, 231.
Bataillons scolaires, 279.
Burke, M. L., 283.
Bouhard, le R. P. Arthur, 399.
Boullier, Mgr de la, 495.
Buste de l'impératrice d'Autriche, 495.
Bridaine, le R. P., 545.
Bateau électrique construit en Angleterre, 618.

C

Charlotte Corday dans sa prison, 27.
Canonisation des saints Jean-Baptiste de Rossi, Laurent de Brindisi, Joseph Labre et de sainte Claire de Montefalco, 82.
Crevier, messire Édouard, V. G., 87.
Chasse aux lamas en Patagonie, 115.
Collège de St-Laurent, 183.
" d'Ottawa, 250.
Conversation, 195.
Charette, le général, 291.
Comme on fait l'amour à la campagne, 298.
Convoy d'un enfant en Finlande, 306.
Château "Mount Orgueil," dans l'île de Jersey, 310.
Cuirassier de la garde à Alexandrie, 370.
Croquis de curiosités indiennes, 435.
Catastrophe de Hugstetten, Alsace-Lorraine, 486.
Châlet des Sept-Laux, (Isère, France), 507.
Chute des feuilles, 514.
Catholicisme en Angleterre, 525.

D

Dernier Voyage de Henry Hudson, 39.
Derniers moments de Maximilien, empereur du Mexique, 330.
Dans les blés, 366.
Durot, le général, 447.
David Tétu, 519.

E

Emile Augier, M., 75.
Elle a perdu son chemin, 202.

Extérieur du chantier de M. Donald Campbell, sur la rivière Bonne-Chère, 235.
Expulsion des religieux de Solesmes, 258.
Expédition dans les régions polaires, 286.
Enfants trouvés, 303.
Événements d'Égypte, 262, 339, 346, 355, 375, 378, 379, 399, 402, 403, 414, 435, 450, 451, 454, 459, 482, 483, 466, 474, 475, 478, 510, 511, 531.
Enterrement du lieutenant-colonel Froidevaux, 548.
Éboulement d'une falaise à Etretat, France, 550.
Église de Bonsecours, 577.
" de St-Front, à Périgneux, France, 622.
En automne, 686.

F

Façade du théâtre de Vienne, incendié, 22.
Funérailles à bord, 90.
Fant-il dire oui, 118.
Flotte européenne devant Alexandrie, 354.
Frère Convers, 502.
Froidevaux, le lieutenant-colonel, 534.

G

Goethe, J. V., célèbre poète allemand, 226.
Garibaldi, le général, 298.
Gérin-Lajoie, Antoine, 399.
Grue devant servir au transbordement des chars, 567.

H

Hannan, Mgr., archevêque d'Halifax, 219.

I

Irlande. Engagement entre les féniens et la police, 19.
Incendie du Ring-Theater, 54, 55, 58.
" du carré Victoria, Montréal, 310.
Inondations en Louisiane, 186, 187.
Intérieur du chantier de M. Laviolette, sur la rivière Coulouges, 234.
Inauguration du nouvel Hôtel-de-Ville de Paris, 390.

L

La famille du marin, 7.
Lynch, le contre-amiral, 10.
La Nativité, 51.
L'orpheline, 66.
Le démon de l'argent et la ruine, 106.
Le lendemain de la tempête, 114.
La bourse et les boursiers, 135.
Le père et la fille, 147.
Le cauchemar d'Albion, 159.
La Rochejaquelein, Henri de, 162.
Longfellow, Henri Wadsworth, 171.
L'enfance, 190.
Le dernier marin du vaisseau *Le Vengeur*, 207.
Le drame du Havre, 210.
Le dimanche, 214.
Lavignerie, Mgr de, archevêque d'Alger, 219.
Lehmann, Henry, 219.
Les enfants assistés, 222, 223.
Lord J. Cavendish, 283.
L'orphelin adopté, 342, 343.
La pêche, 415.

Le Dr Crevaux et les membres de la mission du Paraguay, 423.
L'Université du collège McGill, Montréal, 426.
Le nouvel Hôtel-de-Ville de Paris, 430.
Le czar et la czarine à Moscou, Russie, 547.
Le lutrin, 579.
L'île Vancouver, dans la Colombie Anglaise, 582.
L'enfant peureux, 594.
Les lauréats du concours de Beauté de Budapest (Hongrie), 595.
Le vieux fumeur, 618.
L'ouverture de la chasse, 619.

M

Meurtrier (le) Martin Kankowski, 42.
Metz, 126.
Montagne et lac du Parc-Epic, 180.
Maison d'hiver du Noui Ici-aiatik, 180.
Mariage du prince Léopold et de la princesse Hélène, 270.
Mignon, 318.
Massas, M. de, tué en duel, 495.
Marmier, M. Xavier, de l'Académie française, 507.
Membres, M. Edmond, célèbre compositeur, 507.
Moine et novice dilettanti, 522.
Mort du lieutenant-colonel Froidevaux, 543.
" du premier-né, 570.

N

Nouveau pont à Winnipeg, emporté par la glace, 250.
Nid du loriot, 358.
Noriac, Jules, 519.
Novembre, 555.
Nabab (le) de Bahavolpour, 591.

O

Occupation de Kairouan, 6.
Ouverture de la session du tribunal agraire en Irlande, 30.
Oscar Wilde, 470.

P

Pasteur, M., 15.
Première leçon de patience, 67.
Partie d'échecs, 87.
Procession du St-Bambino, à Rome, 102.
Pailleron, Edmond, auteur dramatique, 111.
Parisina, 138.
Prisonniers nihilistes transportés en Sibérie, 150, 151.
Pèlerinage de Terre Sainte, 183.
" de Jérusalem, 279.
Paquebot *François Ier*, 198.
Princesse (la) de Waldeck-Pyrmont, 274.
Perraud, Mgr, évêque d'Autun, 327.
Pont Jacques-Cartier, sur le chemin de fer du lac St-Jean, 490.
Pothuau, vice-amiral, 535.

Q

Québec en 1750, 327.
" vue de la côte de la Montagne, 447.
" vue prise de Lévis, 598.

R

Richesse et pauvreté, 46.
Regrets, 94.
Remise de la barrette au cardinal de Lavignerie, 295.
Résignation, 315.
Recrutement de l'armée en Angleterre, 418.
Rocher Vabi-Kyike sur le lac Témiskaming, 550.
Remorquage du petit steamboat *Le Mattawan*, 558.

S

St-Isidore, patron des laboureurs, 99.
Skobeleff, le général, 159.
Sœurs de charité, enfants trouvés, 246.
" de St-Vincent de Paul, 294.
Saison des foins, 322.
St-Jean-Baptiste (la) à Montréal, 334.
Soldat d'infanterie à Alexandrie, 370.
Statue de Rouget de Lisle, 438.
Sacrifice d'Abraham, 483.
Sesmaisons, le comte de, consul-général de France en Canada, 495.
Sapeurs-pompiers (les) de Paris. Appel des hommes morts au feu, 562.
Sir Hugh Allan, 603.
Steepie chase, 606.
Souverain de l'exposition de 1882, 610.

T

Tenanciers consultant leur curé, 31.
Tombeau de Michelet au cimetière du Père Lachaise, 351.
Types égyptiens, 363.
Tête des rapides du Long-Sault, 526.

U

Un propriétaire venant au tribunal sous la protection de la police, 31.
Un épisode de quatre-vingt-treize, 70.
Une partie de crose sur la glace, 78.
Une hutte, vue prise dans les forêts du Haut-Canada, 79.
Une visite indiscrette, 178.
Un amateur de musique, 238.
Une mode de l'ancien régime, 243.
Une chute sur la rivière Jacques-Cartier, P. Q., 370.

V

Vieux rentiers, 18.
Vésina, François, 87.
Vive la France, 1870, 123.
Vigne remplacée, 124.
Victor Hugo et ses petits-enfants, 166.
Voyage au pays des Comalis, 282.
Vue sur la rivière Coulonges, 180.
— sur la rivière Restigouche, 382.
— sur le village de Mattawan, 526.
— du lac Timigami, 588.
— générale de Sydney, Australie, 567.
— de la mission du lac Abittibi, 599.
— prise de l'île Ste-Hélène, près Montréal, 615.
Vendéens chez M. le comte de Chambord, 519.

MATIERES.

A

Autour du monde, 40, 52, 65, 76, 89.
Anne de Valmoët, 56, 71, 80, 93, 104, 116, 129, 140, 152, 164, 176, 188, 200, 212, 224, 236, 248, 260, 273.
Affaires de France, 61.
Altéré par caractère, 107.
A mon ami Onuphrius, 125.
Amis et ennemis, 172.
Assassinat de lord Cavenrigh et de M. Burke, 221.
A propos du 24 juin, 301.
Anecdotes sur la peur, 321.
Apothéose révolutionnaire, 325.
Affaires d'Égypte, 361.
Arabi, 374.
Aux hommes de bon sens, 385, 458, 469, 481, 493.
A tir d'aile, 386.
A propos d'agriculture, 457.
Au Canada ou en Canada, 469.
Américains jugés par un Anglais, 565.
Aventure tragique de trois mouches, 585.
A la porte du théâtre, 601.

B

Bradlaugh et Paul Bert, 18.
Belles-sœurs et beaux-frères, 25.
Banquets révolutionnaires, 201.
Bataille de Navarin, 344.
Bouts de l'an de la guerre, 616.

C

Chronique américaine, 2, 74, 101, 133, 161, 182, 206, 242, 269, 290, 316, 338, 361, 446, 470, 482, 518, 542.
Choses et autres, 4, 16, 26, 38, 53, 64, 77, 92, 104, 117, 131, 136, 153, 161, 173, 184, 194, 209, 221, 233, 244, 257, 272, 293, 305, 321, 335, 341, 357, 365, 377, 389, 401, 413, 424, 437, 449, 461, 469, 485, 497, 508, 517, 537, 545, 561, 559, 581, 597, 609, 621.
Café de la portière, 9.
Çà et là, 11, 23, 477, 509, 521, 614.
Conseils, 35, 584, 596.
Crise financière en France, 37.
Canadiens-Français à Ottawa, 61.
Carnet d'un mondain, 81.
Caves de la banque de France, 83.
Crevier, messire Édouard, 86.
Correspondance, 125, 230, 317.
Chute et relèvement, 169.
Charlotte à l'envers, 203.
Comment se fait l'histoire, 221.
Canada et France, 233.
Concert de M. et Mme Martel, 239.
Ce qu'elle devait être : ce qu'elle est, 277.
Charette, le général de, 302.
Collège d'Ottawa, 314.
Convention du collège Ste-Marie, à Montréal, 359.
Croisade anti-religieuse, 364.
Congrès forestier, 397.
Chronique, 421.

Consécration de Mgr N. Z. Moreau, 460.
Corde au cou, 477.
Chapelle de la Réparation, à Villa-Maria, 485.
Curieuse révélation, 541.
Chemins de fer du lac St-Jean, 544.
Calendrier de la Puissance du Canada, 545.

D

De la bonne foi, 109.
Dernier recensement et sa signification, 193.
Discours prononcé par M. l'abbé Casgrain, 268.
Deux histoires protectionnistes, 290.
De l'instruction pratique, 314, 328.
De l'étude de la langue française, 325.
Dubamel, Mgr, au collège d'Ottawa, 461.
David Tétu et les raiders de Saint-Alban, 472, 484, 494, 508, 520, 530, 556, 568, 580, 590, 602.
De tout un peu, 513, 527, 539, 549, 557, 573, 585, 605, 616.
Dans une loge de théâtre, 613.

E

Étudiens, 37.
Echos de la capitale, 73, 100, 112, 124, 134.
Élections fédérales, 253.
" de la province de Québec, 287, 299.
Edmond Mallet, le major, 254.
Entre diplomates, 289.
Expressions à noter, 314, 328, 529.

F

Exécution de Guiteau, 323.
En Égypte, 325.
En allant au théâtre, 517.
Envers et contre tout, 596, 608, 620.
En France, 601.
Église canadienne-française de New-York, 604.

G

Général de Miribel, 57.
Grand projet et craintes puérides, 157.
Giboulées de la vie, 284, 296, 308, 320, 332, 345, 356, 368, 380, 392, 404, 416, 428, 440, 452, 464, 476, 488, 512, 524, 536, 548, 560, 572.
Gladstone, Wolsley et Duferin, 457.
Gare du Pacifique, 525.

H

Hugo et Barbès, 412.

I
 Inauguration du chemin de fer de Montréal à Sorel, 165.
 Institut Royal, 241, 265.
 Incendie, grand, 285.
 " à St-Sauveur de Québec, 393.

J
 J'ai vu le bon Dieu, 364.

L
 La richesse nationale, 1.
 Légende de la forteresse de Pétersbourg, 5.
 Les révoltes de Simone, 8, 20, 32.
 Les barbiers, 45.
 Lettres américaines, 62, 85, 98, 109, 121, 145, 160, 169.
 L'éloquence française aux Communes, 97.
 La prochaine guerre, 133.
 Les femmes canadiennes avant la conquête, 134.
 La fée bleue, 141.
 Les diners, 177.
 La grenouille à queue, 179.
 La révolution en Italie, 157, 181, 205, 217, 242, 253, 265, 278, 337, 349.
 L'enseignement sans Dieu, 189.
 L'enfant espion, 197.
 Labouchère, M. Henry, 208.
 Longfellow, 230.
 Le Pley, M., 237.
 Léon XIII à Paris, 249, 255.
 Lilas, 251.
 L'institut royal, 254, 265.
 L'anneau des fiançailles, 256.
 L'abbaye de Solesmes, 259.
 Léopold, le prince, duc d'Albany, 267.
 L'île Perrot et ses environs, 280, 292, 302, 316, 329, 340, 356, 362, 373, 386, 422, 434, 448, 460, 472, 489, 501.
 L'art d'écouter, 297.
 L'art du conférencier, 301.
 Lettres d'un missionnaire, 328, 338, 352, 436.
 " du général Charette et du marquis de Larochefoucault, 344.
 L'Égypte, 337.
 Le monde académicien, 333.
 Le gouvernement qu'il faut à l'Irlande, 361.
 Le travail, 364.
 La plus belle des trois, 369.
 Le melon tombal, 381.
 Le sénat français et l'Égypte, 388.
 Les divertissements d'un despote, 388.
 L'exposition provinciale, 393.
 L'élection de Terrebonne, 398.
 L'aveugle, 400, 424.
 L'âme de la patrie, 400.
 Le ministère Duclerc, 409.
 Le pendu-Sandwich, 412.
 Les pieds d'Héloïse, 412.
 La patrie, 417.
 L'aquamanie, 429.
 Luxe et extravagance des anciens, 441.

Les notaires, 445.
 La guerre est finie, 446.
 L'exposition, 449.
 La comédie dans la religion, 481.
 Le deuil des avocats, 482.
 Lord Durham, 493.
 Littérature, 494, 506, 518, 566.
 Lettres d'Europe, 505.
 Les cieux et leurs habitants, 506, 542, 553, 589.
 Législation, 513, 553.
 Les libres-penseurs, 515.
 L'instrument nécessaire, 529.
 Léopold, le prince, 532.
 L'ennemi du mari, 568.
 Les voyageurs, 613.
 La première sommation, 614.
 Le mouchoir, 623.

M
 Morts de l'année, 16.
 Martyre de trois missionnaires, 33.
 Monument Cartier, 148.
 Mormons et Chinois, 181.
 Mort d'un solitaire, 261.
 Mouvement de la population en France, 373.
 Mon premier duel, 377.
 Maximes, 398.
 Maîtresses d'école en grève, 433.
 Mules en Amérique, 473.
 Machine à écrire, 565.
 Mass'oud Mirza, le prince, 591.

N
 Nouvelles étrangères, 4, 69, 81, 101, 148, 208, 218, 281, 290.
 Notes et impressions, 14, 26, 44, 128, 530, 544.
 Nouvelles diverses, 17, 29, 47, 59, 81, 93, 105, 119, 131, 143, 155, 165, 177, 191, 201, 215, 227, 239, 251, 261, 269, 285, 297, 311, 317, 335, 347, 359, 369, 381, 395, 405, 419, 429, 441, 455, 467, 477, 491, 503, 515, 527, 551, 563, 575, 587, 623.
 " littéraires, 280.
 " du lac Témiskaming, 410, 461.
 " générales, 599, 611.
 Nécrologie, 69, 374, 569, 590.
 Nos journalistes, 73.
 Nouveaux règlements, 85.
 Novikoff, madame, 242.
 Nouveau cabinet provincial, 361.
 Notes commerciales, 532, 545, 551, 585, 599, 611, 623.
 Notre-Dame de Bonsecours, 545.
 Nos anciens interprètes, 589.

O
 Origines historiques du Nouveau-Monde, 28, 112.
 Où vont-ils, 349.
 Où est le soldat, 409.
 Opinion de Victor Hugo, 621.

P
 Poésies : Hommage du nouvel an, 8 ; Après, 16 ; L'épave, 20 ; Rémémorance romantique, 32 ; La mort du juste, 44 ; Sonnet à Mme Chaussegros de Léry, 71 ; Sonnet au Dr Joseph Godbout, 77 ; Mil-huit-cent-trente-sept, 140 ; Anniversaire, 160 ; L'ange-gardien, 164 ; *De Profundis*, 176 ; Gourmandise, 188 ; Ici-bas, 196 ; Les yeux, 196 ; La France, 196 ; La robe, 220 ; Laval, 249 ; Les nids, 273 ; Pour un chapeau, 296 ; Au peuple canadien, 308 ; Le printemps, 320 ; Arthur et Hermance, 332 ; Au général marquis de Charette, 345 ; Croquemitaine, croquemiton, 353 ; Pour le toast à " La France," 356 ; Sonnet, 368 ; à Sébastien Falardeau, 380 ; Les souvenirs, 392 ; Chronique de la mer, 404 ; Je voudrais, 416 ; Le dernier salut, 428 ; La maison, 440 ; La bien-aimée de l'ouvrier, 452 ; Le vieux paroissien, 464 ; Les petits cerueils, 476 ; Souvenir d'Alsace, 488 ; Le repos du paysan, 512 ; Pendant la nuit, 524 ; La mère, 536 ; Réveries d'automne, 548 ; Poésie, 569 ; Je voudrais, 584 ; Le bien pour le mal, 593 ; La goutte d'eau, 609 ; Simple histoire, 620.
 Proverbes relatifs aux animaux, 21.
 Perles canadiennes, 50.
 Pensées d'une reine, 121.
 " 149, 585, 617.
 " sur les avantages de la lecture, 407, 413, 458.
 Physiologie du sommeil, 196.
 Parlements, 218, 229.
 Pâque russe, 218.
 Pourquoi Lacordaire quitta la chaire de Notre-Dame, 225.
 Prisonniers, exilés et condamnés de 1837, 282, 254, 272.
 Procession de la Fête-Dieu, 281.
 " de la St-Jean-Baptiste, 304.
 Pas si bêtes, 365.
 Pauvre enfant, 425.
 Petites notes, 465, 533.
 Petite chronique, 465.

Q
 Quatre années dans le monde, 2, 37, 64, 100, 134, 193, 350.
 Qui des deux est le gendarme, 143.
 Queue de la chemise, 263.
 Quelques ombles, 344, 407, 413, 431, 465.

R
 Recensement, 189, 217.
 Rien de nouveau sous le soleil, 385.
 Religieux en Égypte, 443.
 Réceptions au château de Windsor, 605.

S
 Sauce d'un lapin, 33.
 Sous la guillotine, 45.

Séjour, Mgr., en Italie, 141.
 Sonnet de Gargantua, 201.
 Soyons pratiques, 217.
 Sciences et industrie, 268, 285, 496, 520, 537, 581.
 Secrets du succès, 592.

T
 Trop de sollicitude, 205.
 " d'avocats, 349.
 Tribunaux comiques, 407, 417, 442, 479, 539, 587, 617.
 Terreur du feu chez les animaux, 417.
 Train blindé, 460.
 Tombeaux des apôtres, 515.
 Tous Chinois, 541.
 Tirés de l'empereur, 584.

U
 Un conte de ma nourrice, 17.
 Un livre unique, 25.
 " curieux, 25.
 Une semaine en canot, 41, 53, 68.
 Un enfant dérangé, 83.
 Un hiver au pôle nord, 119.
 Un agent de la police secrète, 128.
 Une idée pratique, 133.
 Une première leçon d'échecs, 137, 149, 176.
 Un empiètement, 145.
 Un cadeau magnifique, 148.
 Une nuit de bal, 184.
 Un homme bien mis, 215.
 " de bien, 227.
 " qui ne peut se marier, 578.
 Un singulier peuple, 245.
 Une curieuse aventure, 309.
 Un notaire assassin, 309.
 Un drame, 313, 453.
 Une armée négligée, 337.
 Une passion irrésistible, 369.
 Une parenté entortillée, 383.
 Une rivale de l'Académie française, 421.
 Un vieux martinet, 441.
 Une âme pour enjeu, 465.
 Un livre nouveau, 529.
 Un bon mouvement, 545.
 Une histoire extraordinaire, 549.
 Un ménage poétique, 577.
 Un vieux, 617.

V
 Variétés, 107, 137, 153, 191, 203, 215, 323, 383, 396, 408, 420, 432, 444, 453, 456, 468, 480, 492, 504, 516, 528, 540, 552, 564, 576, 588, 600, 612, 624.
 Vive la France, 1870, 124.
 Vergiss mein night, 137.
 Vendredi saint, 158.
 Vicariats apostoliques, 289.
 Vieux souvenirs, 433.
 Vertu de l'impératrice, 437.
 Victor Hugo, 554.
 Victoria Woodhull (Mme), 587.

A U RELIEUR.

Les gravures qui couvrent deux pages doivent être pliées de la manière ordinaire et collées au milieu du pliage avec un onglet, de telle sorte qu'elles ne soient ni percées par la couture, ni ramassées en arrière, lorsque le volume est relié.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 1.

JEUDI, 5 JANVIER 1882

Prix du numéro 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par bons sur la poste.

A NOS LECTEURS

L'Opinion Publique est née le 1er janvier 1870 ; elle a donc atteint sa douzième année. Son enfance a été très heureuse. Jusqu'au moment où la crise commerciale et financière s'est fait sentir dans notre pays sa santé a été robuste ; elle grandissait à vue d'œil. Les mauvais jours arrivés, elle paya, elle aussi, son tribut. L'administration, qui affectionnait tendrement son enfant, s'imposa des sacrifices d'argent afin de la conserver à ses nombreux amis qui lui témoignaient de la sympathie. Ces sacrifices ne restèrent pas sans récompense. La réaction se fit. Nous faisons part de cette bonne nouvelle aux 5,000 abonnés qui sont demeurés sur la brèche et à ceux que les mauvais jours obligèrent de nous quitter. Beaucoup de ces derniers sont revenus à nous déjà. Chaque jour nous entrons dans nos livres d'abonnement de vieilles connaissances qui nous avaient seulement dit au revoir.

L'Opinion Publique s'est parée aujourd'hui de ses plus beaux habits. Elle est imprimée avec du caractère neuf et sur un papier de beaucoup supérieur à l'ancien. Là ne se borneront pas les améliorations que l'administration est disposée d'apporter au journal. On lui en fera subir de plus importantes. Les articles de fonds, chroniques, poésies, variétés, etc., seront écrits par des plumes habiles. Les feuilletons qui auront place dans nos colonnes seront des mieux choisis à tous les points de vue. Nos illustrations seront irréprochables. En un mot, les administrateurs de *L'Opinion Publique* feront en sorte de bien mériter, sous tous les rapports, de leurs amis.

Malgré toutes les dépenses faites et celles à faire, rien ne sera changé quant aux conditions d'abonnement. Le prix sera de \$3.00 par an, frais de postage compris. On peut s'abonner soit en s'adressant à l'administration soit à M. Paul Dumas, bureau de *L'Opinion Publique*.

LA RICHESSE NATIONALE

La pauvreté n'est pas un vice, dit-on, mais c'est un fâcheux embarras que ne peuvent supporter même les philosophes qui en font l'éloge. Il n'y a pas de pauvres volontaires, hormis les hommes qui s'y condamnent pour des motifs sublimes. Dans le monde ceux qui préchent la pauvreté sont un peu comme Sénèque, qui a écrit sur le sujet des pages plus éloquentes que sincères, car l'histoire rapporte qu'il écrivait sur un pupitre en or massif. Il trouvait la pauvreté chose désirable... chez les autres. Cette horreur pour le dénuement s'explique et se comprend dans un siècle comme le nôtre qui a perfectionné sinon inventé le veau d'or et le dieu dollar. Nous avons fait main basse presque sur tout ; la plupart des cultes du passé ont disparu ; l'aristocratie a vécu, mais nous avons gardé le culte de l'argent et l'aristocratie de la richesse.

Il ne faut pas trop médire de la richesse et trop s'empêcher—en théorie s'entend—de la pauvreté. Amasser de l'argent est une preuve *primâ facie* d'intelligence et de talent. On a beau dire que tout l'art de se faire des rentes consiste à vendre quatre sous ce qui en a coûté deux, il se trouve qu'une foule de gens qui ont essayé de cette opération facile constatent au bout de l'année qu'ils l'ont faite en sens inverse, vendu deux sous l'article payé quatre. Le procédé, pour être connu, n'est pas à la portée de tout le monde. Mais tous ceux qui empilent des gros sous ne sont pas des intelligences hors ligne tant sans faut, et tous ceux qui restent pauvres ne sont pas tous des génies. Dans tous les cas, notre siècle dit malheur aux besogneux ; il est sans pitié pour ceux qui ont besoin de tout et ne se montre prêt à rendre service qu'à ceux qui n'ont besoin de rien.

Si la richesse est utile aux individus, elle ne l'est pas moins aux nations. Nous le savons, nous Canadiens, par expérience. Pensez-vous que les écrivains qui nous ont tant dénigrés, ne nous auraient pas trouvés beaux et bien faits, intelligents et instruits si nous avions eu des millions faisant boule de neige aux banques ? La richesse pour certaines gens tient lieu de tout, *Virtus post vanimos ; la vertu passe après les trente sous*. Mais ce dénigrement a été le moindre de nos soucis et de nos maux. C'est dans notre influence comme peuple que notre peu de fortune nous a porté préjudice. La richesse est une des forces qui concourent à former la puissance et l'influence d'une nation. Notre malheur a voulu que nous ayons été longtemps privés de ce nerf de la guerre, de la lutte et de toute entreprise.

A ce sujet, l'histoire économique de notre province serait très instructive. La conquête nous laisse ici une poignée de vaincus ruinés ; ceux qui, parmi les 70,000 Canadiens, ont les moyens de passer en France, y retournent. Il reste au plus dans la colonie une vingtaine de mille familles, attachées à autant de terres dont il est facile d'apprécier la valeur, au sortir de nos guerres désastreuses. C'est là toute la fortune publique ; et c'est minime. Nous ne comprenons pas que l'Angleterre, avec tout le génie commercial qu'on lui prête, n'ait pas tenté alors de déposséder les Canadiens à prix d'argent ; cela aurait été le coup le plus terrible qu'elle eut pu nous porter. Pendant de longues années les Canadiens ne firent que végéter, leur nombre augmentait, mais la fortune restait presque au même point. A plus de soixante ans de la conquête, vers 1834, sur 92 actionnaires, la *Banque de Québec* ne compte que 19 Canadiens ; la *Banque de Montréal* 4 sur 300, et la *Banque de la Cité* 19 sur 220. La richesse ne commençait qu'à naître. Les Anglais, nouveaux venus dans le pays, y arrivaient avec de la fortune, ce qui leur permettait d'accaparer le commerce des villes. Favoris du pouvoir, ils se partageaient en outre les meilleurs et le plus grand nombre des emplois publics. Le dessus du panier de tout ce qu'il y avait de profitable leur échait comme de droit.

La fortune a donné aux Anglais de notre province une influence hors de proportion avec leur nombre. Que d'élections ils ont jadis contrôlées ! On voyait dans des collèges électoraux français une poignée d'Anglais faire pencher le plateau de la balance du côté où ils se plaçaient, grâce au grand nombre de Canadiens que leur richesse tenait à leur service et à leur dévotion ! N'ont-ils pas toujours eu une plus forte proportion de députés, de conseillers législatifs et de sénateurs que nous ! Il nous a plu de mettre cela sur le compte de notre générosité. C'était un peu vrai, mais avec leur influence basée sur la fortune, ils étaient de force à nous arracher ce que nous leur avons accordé de si bonne grâce. Pourquoi les Canadiens-Français du Haut-Canada ne comptent encore pour rien dans les régions du pouvoir ? C'est le manque de richesse qui les relegue à l'arrière-plan. En politique, dans une société comme la nôtre, on n'obtient le plus souvent de bon gré ce que l'on pourrait arracher de force, si cela nous était refusé. C'est une loi injuste, mais c'est la loi et il faut la subir.

On n'a pas d'idée des misères que subissaient jadis les Canadiens qui cherchaient fortune dans les affaires. Ils étaient laissés à leurs propres ressources et quand les banques s'ouvraient à eux, c'était souvent pour leur malheur.

« J'embrasse mon rival ; c'est pour mieux l'étouffer. »

Un des associés d'une maison canadienne de Québec, dont la fondation remonte à 1840, nous faisait, il y a quelques mois, son histoire et nous citait ce fait qu'en 1840, un employé d'une banque était venu lui intimer de voter pour le candidat officiel, M. Black (1), partisan de Lord Sydenham, sans quoi tous les billets de la maison, escomptés à la banque, seraient protestés. Il fallait avoir du nerf pour résister à cette espèce d'influence induite et les associés de cette maison l'eurent car ils votèrent pour le candidat de l'opposition. Les banquiers anglais ne se croyaient tenus qu'à aider leurs concitoyens ; ils avaient peut-être raison, à leur point

de vue. *Charity begins at home*. Ce principe les a guidés longtemps s'il ne les guide pas à l'heure présente. On se rappelle encore à Montréal la faillite d'un Canadien fort riche, il y a une quinzaine d'années. Il s'était trouvé engagé dans une opération de bourse malheureuse et son crédit avait souffert. Une banque anglaise, qui aurait pu le sauver sans rien risquer, lui refusa tout secours. Notre compatriote dut liquider, mais au lieu de faire un compromis avec ses créanciers, de payer la moitié de ses dettes, il paya 20 schelling dans le louis. La crise que nous venons de traverser, a laissé sur le carreau maints et maints négociants anglais avec un passif de \$200,000 et d'un demi-million perdu par les banques. Autant on avait lésiné avec les Canadiens, autant on avait été prodigue avec les Anglais. Les actionnaires ont payé la façon de cette politique étroite. Il y a une trentaine d'années, les touristes anglais, en tournée au Canada, publiaient au retour en Angleterre, lorsqu'ils daignaient s'occuper de nous, comme Antony Troloppe et autres, que « les Canadiens étaient des porteurs d'eau et des scieurs de bois » : *Drawers of water & hewers of wood*. Il en a été un peu des affaires comme de l'instruction. On nous a refusé les moyens de nous instruire, pour nous traiter ensuite d'ignorants. On nous a refusé les moyens ordinaires de réussir en affaires, pour nous dire ensuite : Peuple de gueux !

Mais tout a bien changé depuis quarante ans ; la richesse nationale a pris un essor énorme ; bien des porteurs d'eau sont devenus des porteurs de grosses bourses et nombre de scieurs de bois font aujourd'hui envie à nombre de gens habitués à croire qu'il y a incompatibilité d'humeur entre la fortune et les Canadiens. Il a suffi à l'aveugle déesse de soulever un coin de son bandeau pour nous trouver de son goût et nous n'avons que faire de dire qu'il y a eu réciprocité de notre part. Nous avons aujourd'hui une demi douzaine de banques canadiennes, qui feraient, il est vrai, mieux de concentrer leurs capitaux dans deux ou trois institutions, des sociétés d'affaires en tous genres. Il y a eu progrès immense, mais il nous reste bien du chemin à parcourir pour arriver à la richesse de nos concitoyens des autres origines. Ceux-ci ne nous trouvent pas encore assez riches pour nous associer à leurs entreprises. C'est un fait bien remarquable que les deux syndicats qui se sont formés l'un dernier pour construire le chemin de fer du Pacifique, ne comptaient pas un seul Canadien-Français dans leur sein. C'est ce qui démontre de deux choses, l'une : ou qu'il n'y avait parmi nous personne d'assez riche pour en faire partie ou que ce sentiment dont nous avons parlé tantôt, existe toujours.

Voilà un de ces faits qui doivent nous faire regarder le manque de richesse nationale sinon comme un vice, du moins comme une cause sérieuse de faiblesse. Les Anglais en ayant à leur disposition la richesse accumulée de la mère-patrie, ont pris une sérieuse avance sur nous dans la course à la fortune. Il s'agit de les rattraper. Cela paraîtra difficile aux pusillanimes. Un homme d'état canadien auquel nous faisons part de nos anxietés à cet égard, nous disait : « Soyez sans crainte. Vous êtes trop jeune pour mesurer les progrès accomplis. J'ai vu le jour où il n'y avait pas à Montréal trente habits en drap noir parmi les Canadiens tellement l'aisance était chose rare : la fortune publique a centuplé, et elle est en voie de faire encore plus de progrès. » Notre interlocuteur était un homme qui n'est pas arrivé à la soixantaine.

Les Français, qui ont bien des choses à nous faire oublier, jettent aujourd'hui les yeux sur les arpents de neige de Voltaire, qui leur apparaissent comme autant d'arpents susceptibles de produire de l'or, les Français veulent placer leurs capitaux chez nous. Nous trouverions là l'appoint qui nous a manqué jusqu'ici et que la Grande-Bretagne a fourni à nos concitoyens anglais. Que cette idée française se réalise, et il y aura avant longtemps parité de moyens et plus tard égalité de forces entre tous ceux qui veulent profiter de ce que le Canada peut offrir à l'homme entreprenant.

Nous souhaitons vivement la bienvenue aux capitaux français qui, fatigués des emprunts orientaux si improductifs, veulent faire boule de neige dans la Nouvelle-France, dédaignée jadis par la Pompadour et les scept-

(1) Mort juge de l'amirauté à Québec, en 1879.

tiques de l'époque. Il est à désirer que la prudence et la sagesse épargnent tout mécompte aux premières entreprises françaises qui cherchent à prendre pied parmi nous. La France regorge de capitaux qui peuvent trouver un emploi profitable au Canada. Que le courant s'établisse une fois et que les premiers placements réussissent, et nous verrons ici un progrès que nous n'aurions jamais rêvé il y a dix ans. Et si jamais les fils des Trollope et compagnie daignent venir nous voir, ils ne retrouveront pas la trace des porteurs d'eau entrevus ou plutôt imaginés par leurs auteurs.

A. D. DECELLES.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

28 Décembre 1881

BIEN CHÈRE AMÉLIE,

Ton talent descriptif a jeté un lustre charmant sur les enchantements et les touchantes émotions que m'a apportés la belle fête de Noël. Grâce à ta plume de coloriste, je m'extasie encore devant les décorations féeriques de ton église paroissiale transformée, à minuit, en un palais embrasé, et la crèche de Notre-Dame, avec son gracieux dôme de verdure, ses fleurs artistement disposées, me montre, plus radieuse encore, l'adorable figure de l'Enfant-Dieu. Des flots d'harmonie ajoutent à ce déploiement de pompe extérieure et me jette dans la naïve admiration des bergers tressaillant à la voix des anges.

Car les solennités religieuses portent, dans mon humble paroisse, le seul cachet de la foi. Veux-tu t'en convaincre ? Aimes-tu les contrastes ? Suis-moi à Bethléem, c'est-à-dire dans mon humble village, à l'heure où, dans son langage suppliant, la cloche appelle au berceau de Jésus-Enfant tous les paroissiens.

Te voilà, avec moi, en présence de l'antique église qui, depuis près d'un siècle, mire sa blanche façade dans les eaux tranquilles de la rivière. La pauvre vieille tombe de décrépitude ; ses murs sont lézardés, des crevasses énormes se dessinent çà et là. Mais, comme ces coquettes qui veulent

« Réparer des ans l'irréparable outrage, »

elle cache sa vétusté sous les attributs de la jeunesse et se drape, l'orgueilleuse, dans une éclatante robe rose. Car le goût équivoque d'un ancien curé l'a fait peindre de cette singulière couleur.

Moins prétentieux, l'intérieur offre un contraste frappant avec l'extérieur et rappelle assez fidèlement les temps primitifs de l'ère chrétienne. La voûte est un ciel sombre parsemé d'étoiles brunes auxquelles le poète essaierait en vain de trouver le moindre *scintillement d'acier*. Les bancs ressemblent, à s'y méprendre, à des buffets domestiques sur lesquels des enfants négligents auraient laissé tomber des fleurs fanées. Quand à la chaire de vérité, elle offre un ensemble si compliqué que mes faibles connaissances en fait d'architecture m'empêchent de te préciser l'ordre auquel elle appartient. C'est une espèce de chariot roulant supporté par quatre maigres pieds que, chaque dimanche, deux robustes enfants de chœur vont chercher dans un coin pour la placer au centre du sanctuaire. Tu me croirais à peine, chère amie, si je te disais que ses galeries uniformes encombrent l'édifice sacré. L'une d'elles, se détachant fièrement des autres, s'avance au milieu de la nef pour faire admirer sa tenture d'indienne bleue et sa parure de dentelle jaune. Des épingles à tête menaçante ont beau briller çà et là à travers les plis flottants de cette riche draperie, elles sont impuissantes à retenir les lambeaux qui s'en détachent et qui parfois ondulent au souffle de nos dilettanti. Car c'est là que se juchent les chanteuses du couvent.

De cette gracieuse éminence, la vue s'arrête, ébahie, sur des bancs à jamais respectés par la peinture et le vernis, mais enrichis de paysages dus au talent de plus d'un architecte en herbe. La petite barque allégorique que tu vois là-bas est suspendue à la voûte depuis le temps de la Révolution. La poussière des ans a terni ses blanches voiles, et ses mâts brisés attestent bien des tempêtes, mais elle n'en continue pas moins de balancer dans l'espace ses banderolles pâlies.

Dans les angles du vieux temple se blottissent, tout honteux, des confessionnaux dont la sombre laideur s'harmonise avec les humiliations qu'on y va faire. Plus loin on a placé des poêles... de cuisine, à larges fourneaux, auprès desquels des enfants remplis d'une naïve confiance s'efforcent de réchauffer leurs mains bleuies par le froid. J'oubliais les deux cariatides qui, au grand détriment du recueillement public, prêtent au principal jubé le fidèle appui de leurs bras musculeux. Elles sont censées représenter des anges, mais leurs yeux à fleur de tête, leur expression de férocité, leurs mains enfouies sous des tabliers de francs-maçons et la jolie queue de sirène dont les ont gracieusement ornés les goûts mythologiques du sculpteur, les rapprochent plus des divinités païennes que des créatures angéliques.

Sous ces dehors d'un comique si vulgaire, sous les-

quels peut apparaître notre modeste église, se cache cependant pour moi la poésie des vieux souvenirs et des impressions présentes. C'est dans cette enceinte, en effet, chère Amélie, que j'ai été baptisée, que, pour la première fois, j'ai balancé l'encensoir d'or de la prière, que j'ai vu se dérouler les scènes les plus gracieusement belles de mon heureuse enfance. C'est là que j'aime aujourd'hui à abriter mes rêves et à participer aux fêtes de la grande famille chrétienne.

Ne sois donc pas surprise, bonne amie, si, malgré l'absence de tout éclat extérieur, j'ai éprouvé, moi aussi, les plus suaves émotions à la fête populaire par excellence, si l'hymne de Noël répétée par les voix criardes et plus ou moins fausses de nos chantres de campagne, accompagnés uniquement par les plaintes du vent d'hiver, a éveillé en moi les plus doux échos. Au reste, tu sais que la messe de minuit a partout et toujours un cachet de solennelle grandeur : les mystères qu'elle nous rappelle satisfaisant à la fois la piété de l'âme et la poésie du cœur. Si tu revenais maintenant dans nos parages, tu me retrouverais, chaque soir, installée à une table de cartes et tenant entre mes mains ces petits carreaux de papier que Lamartine avait en si profonde horreur. Je n'ai pas pour le jeu de Charles VI une prédilection plus prononcée que le poète, mais afin de compléter le nombre impair des joueurs de la famille, force m'est de manier quotidiennement les as et les rois. Ce n'est pas, crois-le, chère Amélie, sans murmurer intérieurement, avec une moue des plus significatives : ô royal insensé ! après avoir perdu la tête, que n'as-tu perdu la *carte* ! Ta folie, malheureux ! est préjudiciable à bien des sages. Qui dira tous les moments d'ennui qu'elle m'a causés, les bâillements impolis qu'elle a provoqués, les regards désespérés qu'elle m'a fait jeter sur la pendule toujours trop tardive ! D'ailleurs, au jeu, jamais la chance ne me sourit. Dans mes mains, les dames perdent tous leurs attraits, les rois, leur puissance. Il n'est pas jusqu'aux humbles valets qui ne me refusent leurs services et ne m'inspirent une horrible aversion, malgré leur costume en tout semblable à celui des hallebardiers du pape qui, sous le régime pontifical, veillaient à la porte du Vatican ! Pourquoi donc s'occuper de ces beaux messieurs et se creuser le cerveau afin de se pénétrer des règles parfois si difficiles d'un jeu qu'on abhorre ? Est-ce qu'en devenant une étude, un jeu ne cesse pas, au reste, d'être un amusement ?

J'admire vraiment ces hommes de bureau qui, aux occupations absorbantes d'une laborieuse journée, font succéder les curieux calculs du *whist* ou du *piquet*, et je m'écrie : mieux vaut n'avoir jamais d'*atout* que de devenir la malheureuse esclave de ces ennuyeuses cartes ! Je dois pourtant, malgré toutes mes récriminations, subir encore leur joug, car le *whist* me réclame en ce moment. J'immole donc l'amitié sur l'autel du devoir, et, pour me consoler, chère Amélie, je te dis : Au revoir !

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 1er janvier 1882.

Encore une année de disparue, d'enfouie dans ce grand gouffre qu'on appelle le Temps.

1881 n'est cependant pas une année vulgaire ; comme tant d'autres, elle a sa gerbe d'événements à sensations, ce qui ne la fera pas oublier complètement par la postérité.

Mais quelque notoriété qu'elle ait acquise pendant ses douze mois, une voix venue l'on ne sait d'où lui a dit : « Allons, ma chère, il faut prendre votre retraite, allez vous-en ; n'entravez pas la circulation ; la génération présente ne veut plus vous voir ; faites place à la jeune, à la belle, à la rayonnante année 1882, dont l'éclat attire tous les regards, dont les promesses séduisent tous les cœurs. Allez au Pôle ou dans la lune, disparaissiez comme un météore ou comme un caissier belge ; allons ! et plus vite que ça ! »

* *

À 1882.

Salut à toi, nouvelle année,
Joyeuse reine couronnée
De glaçons :
Bien que tu sois une inconnue,
Nous célébrons ta bienvenue
Par des rires et des chansons !

Tu n'as pas encore une lune,
Que chacun déjà t'improvise :
Pauvres fous !
L'enfant à son jouet s'empresse,
L'homme désire la richesse,
La jeune fille des bijoux.

Si je ne puis, année amie,
Être aussi de l'Académie,
Quelque peu ;
Espérons que j'aurai la gloire
D'aimer, de lire et de bien boire
Dans un fauteuil au coin du feu !

1881 n'est pas une année commune, elle ne passera pas inaperçue dans l'histoire ; elle restera longtemps écrite en lettres sanglantes dans notre mémoire.

Dès le commencement de cette année tragique on a remarqué un plus grand nombre de meurtres en Irlande. Le sang a coulé un peu partout ; le désordre, les émeutes, les *évictions*, le *boycotage* et les arrestations ont bouleversé la Verte-Erin... ainsi que la cervelle de M. Gladstone, à qui il sera bien difficile, maintenant, de porter le nom de libéral sans faire rire.

C'est aussi dans le courant de ces douze derniers mois que le monde civilisé a assisté à la chasse au pillage et finalement au massacre des Juifs en Russie ; spectacle qu'il n'avait pas été donné de voir depuis plusieurs siècles en Europe.

Enfin—comme si le sang appelait le meurtre, le massacre et l'extermination—les nihilistes, assoiffés de vengeance, couronnèrent ce martyrologe par l'assassinat d'Alexandre II, événement qui a terrifié le monde entier.

Mais la série des événements tragiques ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. À peine le czar était-il descendu au tombeau que les Kroumirs faisaient irruption en Algérie et massacraient nos soldats à la frontière.

À partir de ce jour, il ne fût plus question que de marches forcées, que de sièges et de bombardements ; on s'égorgeait la nuit et le jour et, dans les intervalles, on incendiait ou l'on faisait des razzias.

Cette France qui, depuis plus de dix ans, semblait avoir oublié le sentier de la guerre, faisait parler la poudre encore une fois.

Quelle émotion n'avons-nous pas ressentie à la lecture des bulletins militaires de notre brave armée ! Tous ceux qui ont conservé un cœur fidèle à la France, tous ceux qui n'ont pas oublié la mère-patrie ont dû, comme moi, redresser la tête en assistant à ce réveil éclatant des gloires de la France.

Mais pourquoi insister sur ce sujet ? est-ce que je ne parle pas à des Français !

D'autres événements tout aussi dramatiques mais dénués de toute gloire éclataient comme un coup de foudre soit au Canada, soit en France, soit aux États-Unis.

Le terrible incendie de Québec, où 800 maisons furent détruites, avait été précédé par la catastrophe de Nice, où l'on vit un grand nombre de personnes brûlées vives dans le théâtre de cette ville.

À peine le monde civilisé était-il remis de cette double émotion, que la nouvelle de l'assassinat du président Garfield vint de nouveau le plonger dans la consternation.

J'allais oublier la catastrophe de Vienne.

Ah ! décidément, c'est de trop ! 1881 mérite d'être marquée à l'encre rouge !

* *

Est-ce que cette année sanglante ne laisse rien après elle dont le genre humain puisse à bon droit se réjouir ?

À part la conquête de la Tunisie, je ne vois rien qui soit de nature à rendre orgueilleuse la postérité :

Le cercueil de Pie IX a été insulté par la populace de Rome !

Le Pape Léon XIII s'apprête, dit-on, à fuir de nouvelles persécutions : il aurait l'intention d'aller s'établir à Fulda ou à Cologne, en Allemagne. Le fera-t-il ?

En Irlande, la révolution agraire continue et se propage en Écosse.

La Russie est encore en proie aux nihilistes et la dynamite est toujours prête à éclater.

Nous voyons, au contraire, que la tranquillité la plus absolue règne en France. Gambetta devient de jour en jour plus conservateur, et l'on m'écrit même de Paris que Paul Bert ira bientôt à la messe.

Décidément, l'année commence bien.

Mes bons souhaits à tous.

ANTHONY RALPH.

Dans les rues, donnez le haut du pavé, c'est-à-dire le côté des maisons, à la personne pour laquelle vous avez de la considération.

Si vous êtes sur un trottoir étroit, cédez le passage à toute personne honorable que vous croisez, à un prêtre, à une dame, à un homme chargé d'un fardeau à un vieillard, à un infirme.

Si la circulation est gênée, ne rudoyez personne pour passer, et attendez patiemment votre tour.

Si, après un orage, il faut traverser le ruisseau sur une planche, laissez passer d'abord les vieillards et les dames.

Évitez de vous laisser entraîner dans les foules ; si par cas vous vous y trouvez, retirez-vous-en au plus tôt.

Ne fumez jamais dans la rue.

Ne sortez que dans un costume propre et décent.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les maisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longue de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



1882

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

La France semble, à l'heure présente, se désintéresser des faits et gestes du grand ministre, pour s'occuper à outrance de spéculations et de coups de bourse. L'ambition de faire fortune promptement s'est emparé de toutes les classes et tourne à la rage. On vend, on achète des actions de telles ou telles sociétés sans savoir parfois ce qu'elles valent avec l'intention de les revendre à la première occasion. Le *Times* dit qu'on croirait revoir le temps de Law et de la fameuse banque du Mississippi, alors qu'un individu offrait en vente des actions d'une compagnie qui avait découvert le moyen d'extraire de l'or de l'air ambiant. On sait comment tout cela a tourné ; ces fameux projets n'ont laissé que des ruines et des désastres, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous. Un poète de l'époque (1720) retraçait en sept lignes les péripéties par lesquelles des centaines de ses contemporains avaient passé :

« Lundi, j'achetai des actions
Mardi, je gagnai des millions
Mercredi, j'arrangeai mon ménage
Jeudi, je pris un équipage
Vendredi, je m'en fus au bal
Et Samedi, à l'hôpital ! »

Cependant le *Times*, qui appréhende une réaction, un *krach*, est d'avis que la fortune publique est aujourd'hui tellement bien assise que cette réaction ne pourrait avoir qu'un effet salutaire. Elle ferait disparaître les spéculateurs qui jouent à outrance et donnerait une leçon aux naïfs qui risquent une partie de leur argent sans savoir ce qu'ils font. Le *Times* évalue à 25 milliards de francs la valeur actuelle des actions de toutes sortes qui font surtout l'objet de la spéculation, et il ne fait pas entrer en ligne de compte les rentes, les emprunts de départements qui doubleraient, tripleraient peut-être ce chiffre énorme.

NOS GRAVURES

1882

Tous les yeux se portent sur cette jolie petite fille qui nous apporte les compliments de la nouvelle année ! Elle vient remplacer cette pauvre vieille que nous apercevons à peine dans le lointain et qui emporte avec elle la grosse boule de neige qu'elle a faite. L'enfant, au contraire, commence à faire la sienne.

LE LIEUTENANT ARTHUIS À LA PORTE DES PRUNIER

Pendant que notre colonne reste en observation sur le bord de l'Oued-Melah, le colonel Tréboure continue à marcher en avant avec ses hussards.

La ville paraît inhabitée et ressemble à une vaste nécropole : aucun bruit, aucun mouvement.

A ce moment, deux grands drapeaux blancs sont arborés à la tour de la mosquée de Sidi-Okba et au mât de la Kasbah.

Cependant, les portes restent toujours closes. Impatiente de ces lenteurs, le colonel Tréboure donne l'ordre au lieutenant Arthuis de s'avancer avec son peloton jusqu'à la porte de Bab-el-Khoukh.

Cette poignée de hussards arrive comme un tourbillon sous l'ogive de la porte. Là, M. Arthuis arrête son cheval, et, avec une crânerie toute chevaleresque, rappelant le chevalier de Malte enfonçant son poignard dans la porte Bab-Azoun, à Alger, frappe avec le pommeau de sa canne le lourd battant de fer et s'écrie d'une voix retentissante :

— Ouvrez ! ouvrez ! au nom de la France !

Bientôt une tête apparaît entre les crénaux et annonce en mauvais français qu'on est allé chercher les clés à la Kasbah pour ouvrir ; que, du reste, le gouverneur du Bey, le général Mohamed-ben-Maraboth, vient de faire ouvrir la porte des Peaussiers (Bab-el-Djelladine), située sur la face sud de l'enceinte, et qu'il va lui-même sortir pour aller au-devant du général français.

LE CONTRE-AMIRAL LYNCH

Nous publions aujourd'hui le portrait du contre-amiral Lynch, commandant en chef des forces d'occupation de Chili à Lima, auquel les graves événements, survenus tout récemment au Pérou, ont donné une importance politique considérable.

Les journaux de France et étrangers ont fait grand bruit, dernièrement, au sujet de l'arrestation, par l'amiral Lynch, de M. Garcia Calderon, président du Pérou ; plusieurs d'entre eux sont allés, même, jusqu'à affirmer que cette mesure était de nature à provoquer le mécontentement des États-Unis et à amener leur intervention.

Il résulte, au contraire, des documents officiels communiqués depuis, que le cabinet de Washington a déclaré ne pas vouloir intervenir dans le conflit existant entre les deux républiques du Pacifique, qu'il a désapprouvé la conduite de ses représentants tant à Lima qu'à

Santiago. Toute appréhension, de ce côté, doit donc être écartée.

Le contre-amiral Patrice Lynch est né à Santiago, du Chili, le 3 décembre 1825, d'un riche commerçant natif de Buenos-Ayres, issu d'une grande famille irlandaise et d'une jeune patricienne du Chili, Carmen Solo de Saldiva, fille de Jose Solo de Saldiva. L'un des hommes les plus éminents de son époque.

Après de brillantes études à Santiago, il s'embarqua sur la corvette *Libertad*, qui faisait partie de l'escadre chargée d'entreprendre, en 1837, et contre le Pérou, la campagne qui, deux ans plus tard, amena la chute de la dictature du fameux Santa-Cruz. Durant toute cette campagne, le jeune Lynch se comporta vaillamment et se fit remarquer par son sang-froid et son intrépidité.

Il prit ensuite du service dans la marine anglaise, sous les ordres de l'amiral Ross. A bord de la frégate *Calliope*, commandée par un Irlandais, sir Thomas Herbert, il coopéra aux opérations dirigées par les Anglais contre les Chinois, fut deux fois mis à l'ordre du jour, quoique étranger, et finalement nommé midshipman de S. M. britannique sur le champ de bataille, en récompense de sa brillante conduite.

De retour en Angleterre, il visita la plupart des ports de la Méditerranée avec les escadres anglaises auxquelles il fut successivement attaché.

Il revint au Chili en 1847, et y obtint tout aussitôt le grade de lieutenant de vaisseau.

En 1854, à peine âgé de trente ans, il était déjà capitaine de frégate, quand, ayant refusé de recevoir à son bord les détenus politiques, c'est-à-dire de les convertir en prison d'Etat, il fut mis en disponibilité.

Lynch ne reprit du service qu'en 1865, alors qu'il jugea pouvoir être utile à son pays dans la guerre entreprise par l'Espagne contre les républiques du Pacifique. A l'issue de cette guerre, il fut successivement préfet maritime de Valparaiso, colonel organisateur des gardes nationales, puis capitaine de vaisseau en 1869.

Trois ans plus tard, en 1872, il fut attaché au ministère de la marine, où le trouva la guerre qui éclata entre le Chili, le Pérou et la Bolivie, en avril 1879.

Nous ne nous étendrons pas sur le rôle joué par l'amiral Lynch dans cette lutte mémorable, durant laquelle, animé du plus pur patriotisme, il rendit d'éclatants services à son pays. A la tête d'une division navale, il fut chargé d'envahir toutes les provinces situées au nord de Lima, et il s'acquitta de cette mission avec autant d'habileté que de bonheur. A son retour, on lui confia le commandement d'une brigade dans la première division de l'armée destinée à l'attaque de Lima, et, peu de temps après, celui de cette même division.

Tout le monde connaît les sanglantes batailles de Chorillos et de Miraflores, où les armées Chiliennes et Péru-Boliviennes firent des pertes énormes. Ce fut Lynch qui, avec sa division, commença l'attaque des positions ennemies et décida de ces deux journées mémorables, au lendemain desquelles la capitale du Pérou ouvrait ses portes aux troupes Chiliennes victorieuses.

Lynch occupa le Catlao sans y rencontrer la moindre résistance, et en fut nommé préfet, avec pouvoir d'y exercer l'autorité civile et militaire tout à la fois. Peu de temps après, l'opinion publique le désigna au gouvernement pour exercer à Lima les fonctions de commandant en chef de l'armée d'occupation.

C'est lui qui, voyant que le président Calderon était hostile à la conclusion de la paix, vint d'accomplir le véritable coup d'Etat dont il est tant question, affirmant ainsi, de la façon la plus éclatante, l'intention formelle du Chili de faire respecter ses droits et de mettre fin à la lutte qui, depuis trop longtemps, ensanglantait les rivages du Pacifique.

CHOSSES ET AUTRES

On sait combien sont fréquents les scènes et les coups de théâtre dans les Chambres françaises. Une des dernières séances en a vu une des plus singulières, au sujet de la nomination, par le général Camponon, ministre de la guerre, du général de Miribel au poste de chef d'état-major au ministère de la guerre. Comme ce dernier est un clercal, cette nomination a provoqué la rage de la gauche qui a interpellé à ce sujet le gouvernement. M. Camponon a vivement défendu sa nomination. A la suite de son discours se produisit un incident raconté comme suit par M. Albert Millaud :

« Ainsi parle M. Camponon, chaudement applaudi par la majorité et soutenu par le regard de M. Gambetta. M. Clovis Hugues, qui n'est pas content et qui crie comme un paon, lance une suprême épigramme : « Le ministre nous avoue, dit-il, que pour choisir des officiers remarquables dans l'armée, il ne peut les trouver que parmi les réactionnaires. »

« Le général Camponon bondit sur ce mot et veut remonter à la tribune, mais Gambetta l'en empêche : « Ne répondez pas, lui dit-il. » Alors se passe un incident tragico-comique et que nous racontons par le menu, car il ne sera pas publié dans *l'Officiel*, vraisemblablement.

« Au mot de M. Gambetta, au geste qu'il a fait pour retenir son collègue, l'extrême gauche a éclaté en cris de fureur : « Obéissez à César ! » a crié M. Henry Maret. M. Gambetta s'est retourné avec fureur : « Monsieur le président, dit-il à M. Brisson, faites respecter le règlement. » M. Brisson s'est retourné vers M. Maret. Celui-ci se lève : « Je retire César, crie-t-il, je voulais dire Vitellius ! »

« Alors, M. Gambetta, furieux, montre un poing menaçant : « On vient de prononcer un mot indigne. Je demande le rappel au règlement. »

« M. Brisson, homme sage et prudent, profite du tapage que ce petit incident a produit pour déclarer que ni lui, ni les sténographes n'ont entendu l'interruption de M. Maret : « Néanmoins, dit-il, si monsieur le président du Conseil persiste... » « Je ne persiste, répond le président du Conseil, que si l'interrupteur persiste. »

« Alors M. Brisson, de plus en plus avisé, n'attend pas la réponse de M. Maret, et clot l'incident. Ça s'est accompli tout paternellement. »

—o—

Nous lisons dans *Le Figaro* du 7 décembre :

On a célébré le service funèbre de la duchesse d'Aumale. Plusieurs de ses amis d'exil pleuraient devant moi cette princesse qui ne sut qu'aimer. Elle était si frêle, si blonde, avec ses cheveux d'une teinte si doucement lumineuse, qu'on les eût crus tissés de rayons de lune.

Dans cette famille, où « tous les hommes sont braves et toutes les femmes sont chastes, » la princesse Marie-Caroline de Salerne trouva un milieu digne de son cœur et de ses principes.

Sa santé délicate lui fit presque bénir l'exil qui l'arracha à la vie d'apparat pour lui permettre d'enchaîner toutes ses heures à son foyer.

Elle eut la douleur de perdre plusieurs enfants et le courage de cacher ses larmes. Jamais une épouse ne comprit et n'admira la supériorité de son mari, comme la princesse. Elle mêla à la grâce royale de sa race, la délicate humilité de la femme aimante, qui ne sait comment exprimer son culte. Chaque minute de sa vie fut une pensée pour son mari, dont le mérite, la bravoure et la séduction la rendaient si fière.

M. le duc d'Aumale a gardé, à cette douce compagne partie trop tôt, un profond souvenir.

Dans sa chambre, à Chantilly, sont placées les belles tresses coupées de la duchesse.

Son siège préféré, dans sa bibliothèque, est un grand fauteuil fleurdelysé, brodé par les mains de sa femme. Une miniature, où la jeune princesse est représentée en toilette de bal, ne quitte jamais le duc d'Aumale.

Les fameux vignobles de Zucco, faisant partie de la dot de la princesse Marie-Caroline. La prospérité de ces domaines est due à l'heureuse direction agricole du propriétaire.

Grâce à des vigneron français et à une excellente culture, ces terres sont arrivées à produire depuis vingt ans, le vin recherché de Zucco (1).

N'est-ce point un signe des temps que de lire un nom aristocratique sur l'étiquette d'une bouteille ? Les grands seigneurs vigneron, très nombreux, pourraient composer à eux seuls un livre d'or des plus honorables.

Le johannisberg appartient au prince de Metternich, le tockay au comte de Sandor, père de la princesse. La grande fortune de la duchesse d'Uzès vient en partie du champagne de Mme Clicquot, son arrière-grand-mère.

Le duc de Montebello signe les cartes blanches, noires et dorées de son vin de Champagne.

L'ermitage appartient au marquis de la Tourette.

Les grands châteaux de Bordeaux, Lafitte, Larose, etc., se partagent entre les Rothschild, les Lur-Saluces, les Carayon-Latour et plusieurs gentilshommes du meilleur cru.

Il en est de même pour les vins de Bourgogne, qui appartiennent au Mac-Mahon, aux Montaigu, aux La Ferrière, etc.

Romanée n'appartient-il pas au prince de Conti ?

Enfin, les grands vins ont leurs parchemins comme les gentilshommes.

—o—

Le Dr St. Jean a été élu maire d'Ottawa, le 2 janvier dernier. C'est le troisième Canadien qui ait obtenu cet honneur à Ottawa.

—o—

La température exceptionnelle que nous avons eue, à la fin de décembre, n'est pas un fait nouveau dans le pays. Le 1er janvier 1876, le steamer *Longueuil* descendait le fleuve jusqu'à Verchères. Il y a une vingtaine d'années, un cultivateur labourait une lisière de sa terre le 2 janvier.

—o—

En cour d'assises.

Le président, à Jean Hiroux :

Non-seulement vous l'avez assassiné, mais vous lui

(1) Sans vouloir faire ici de réclame, nous pouvons bien dire pour l'information de nos lecteurs, que la maison A. Giberton et Cie., est l'agent à Montréal des propriétaires du cru célèbre.

avez donné quatorze coups de couteau... quatorze !

—Je vais vous dire, mon président ; je ne lui en avais, d'abord, donné que treize... quand je me suis rappelé que c'est un chiffre qui porte malheur !

—o—

Quelle réclame pour la fleuriste, si nous la nommons !

Hier, Mme V... demande à son domestique :

—Où avez-vous donc mis les fleurs du salon ? je ne les vois nulle part.

—Madame, elles sont sur le balcon ; je viens de les arroser.

—Comment, de les arroser ! mais ce sont des fleurs artificielles !

LÉGENDE

DE LA FORTERESSE DE PÉTERSBOURG

Le Récit de l'ancien Lieutenant

(Suite et fin.)

Il lut l'ordre une première fois, me regarda, le relut, et m'adressant la parole :

—Vous devez voir ? me dit-il.

—Je dois voir, répondis-je.

—Que devez-vous voir ?

—Vous le savez.

—Mais vous, le savez-vous ?

—Non.

Il resta un instant pensif.

—Vous êtes venu en traîneau ? demanda-t-il.

—Oui.

—Combien de personnes peuvent tenir dans votre traîneau ?

—Trois.

—Monsieur vient-il avec nous ? demanda-t-il en montrant mon conducteur.

J'hésitai, ne sachant que dire.

—Non, répondit celui-ci, j'attends.

—Oh ?

—Ici.

—Qu'attendez-vous ?

—Que la chose soit faite.

—C'est bien ; préparez un second traîneau, choisissez quatre soldats, et que l'on prenne un levier, l'autre un marteau, les deux autres des haches.

L'homme auquel s'adressait le gouverneur sortit aussitôt.

Alors se retournant vers moi :

—Venez, reprit le gouverneur, et vous verrez.

Il sortit le premier pour me montrer le chemin ; je le suivis ; un porte-clefs vint derrière nous.

Nous marchâmes jusqu'à ce que nous fussions en face de la prison.

Le gouverneur désigna du doigt une porte.

Le geôlier l'ouvrit, passa le premier, alluma une lanterne, et nous éclaira.

Nous descendîmes dix marches, nous trouvâmes un premier rang de cachots, mais nous ne nous y arrêtâmes point ; puis dix autres marches, nous ne nous y arrêtâmes point encore ; puis cinq ; là, seulement, nous nous arrêtâmes.

Les portes étaient numérotées : le gouverneur s'arrêta devant la porte désignée par le chiffre 11.

Il fit un signe muet ; on eût dit que, dans ce séjour de tombeaux, comme les morts qui l'habitent, on perdait la faculté de parler.

Il faisait au dehors un froid de 20 degrés ; dans les profondeurs où nous étions, ce froid était mélangé d'une humidité qui pénétrait jusqu'aux os ; la moelle des miens était glacée, et cependant j'essayais la sueur sur mon front.

La porte s'ouvrit ; on descendait six marches rapides et gluantes, et l'on se trouvait dans un cachot de huit pieds carrés.

Il me sembla, à la lueur de la lanterne, voir une forme humaine se mouvoir au fond de ce cachot.

On entendait un sourd et léger bruissement. Je regardai autour de moi ; je vis une meurtrière d'un pied de long sur quatre pouces de large.

Le vent venait par cette ouverture et établissait un courant avec la porte ouverte.

Je compris quel était ce bruit et d'où il venait : c'était l'eau de la Néva qui battait les murs de la forteresse ; le cachot était au-dessous du niveau de la rivière.

—Levez-vous et habillez-vous dit le gouverneur.

J'eus la curiosité de savoir à qui s'adressait cet ordre.

—Eclaire, dis-je au geôlier.

Le geôlier dirigea sa lanterne sur le fond du cachot.

Je vis alors se soulever un maigre et pâle vieillard à cheveux blancs et à barbe blanche. Sans doute, il était descendu dans ce cachot vêtu des habits avec lesquels il avait été arrêté ; mais ces habits avaient eu le temps de tomber pièce à pièce, et il n'était plus vêtu que d'une pelisse en lambeaux.

A travers ces lambeaux, on voyait son corps nu, grelottant et osseux.

Peut-être ce corps avait-il été couvert de vêtements splendides ; peut-être les cordons des plus nobles ordres s'étaient-ils croisés sur cette poitrine décharnée. Aujourd'hui, c'était un squelette vivant qui avait perdu son rang, sa dignité, jusqu'à son nom, et qui s'appelait le numéro 11.

Il se leva, s'enveloppa dans les débris de sa pelisse sans pousser une plainte ; son corps était courbé, vaincu par la prison, l'humidité, le temps, les ténèbres, la faim peut-être : l'œil était fier, presque menaçant.

—C'est bien, dit le gouverneur ; venez.

Il sortit le premier.

Le prisonnier jeta un dernier regard sur son cachot, sur son siège de pierre, sur sa cruche d'eau, sur sa paille pourrie.

Il poussa un soupir.

Il était impossible cependant qu'il regrettât rien de tout cela.

Il suivit le gouverneur et passa devant moi. Je n'oublierai jamais le regard qu'il me jeta en passant et ce qu'il y avait de reproche dans ce regard.

—Si jeune, semblait-il me dire, et déjà aux ordres de la tyrannie !

Je détournai les yeux ; ce regard avait pénétré dans mon cœur comme un poignard.

Je m'effaçai pour qu'il ne me touchât point en passant.

Il franchit la porte du cachot. Depuis combien de temps y était-il entré ? Peut-être l'ignorait-il lui-même.

Il avait dû cesser depuis longtemps de mesurer les jours et les nuits au fond de cet abîme.

Je sortis derrière lui ; le geôlier vint après nous et referma soigneusement le cachot.

Peut-être ne le vidait-on que parce qu'on en avait besoin pour un autre.

A la porte du gouverneur, nous trouvâmes les deux traîneaux.

On fit monter le prisonnier dans celui qui nous avait amenés ; nous nous assîmes, le gouverneur à ses côtés, moi sur le devant.

L'autre traîneau était monté par les quatre soldats.

Où allions-nous ? Je l'ignorais. Qu'allions-nous faire ? Je l'ignorais encore.

L'action ne me regardait pas, on se le rappelle. Je devais voir, voilà tout.

Je me trompe, il me restait encore quelque chose à faire ; il me restait à dire : " J'ai vu. "

Nous partîmes.

Par ma position, je me trouvais avoir les genoux du vieillard entre les miens ; je les sentis trembler.

Le gouverneur était enveloppé dans des fourrures ; j'étais boutonné dans mon surtout militaire, et le froid nous envahissait.

Le vieillard était nu, ou à peu près, et le gouverneur ne lui avait rien offert pour le couvrir.

J'eus un instant l'idée d'ôter mon surtout et de le lui donner ; le gouverneur devina mon intention.

—Ce n'est pas la peine, dit-il.

Je gardai mon surtout.

Nous avions repris notre course et nous avions regagné la Néva.

Arrivé au milieu du fleuve, notre traîneau prit la direction de Cronstadt.

Le vent venait de la Baltique et soufflait avec violence, le grésil nous fouettait le visage ; un de ces terribles chasse-neige comme il n'en existe que dans le golfe de Finlande, se préparait.

Si habitués que fussent nos yeux à l'obscurité, la vue ne s'étendait pas à plus de dix pas.

Lorsque nous eûmes dépassé la pointe, le chasse-neige se déclara.

Vous n'avez pas une idée, mon amie, de ce qu'était ce tourbillon de vent et de glace, au milieu de ces terrains bas et marécageux, où pas un arbre ne s'opposait à sa violence.

Nous avançions à travers une atmosphère mouvante, mais où flottaient des flocons si pressés, qu'elle semblait près de devenir solide et à nous étouffer entre des murailles de neige.

Nos chevaux renâclaient, hennissaient, refusaient d'avancer. Notre cocher ne les forçait de continuer leur chemin qu'à grands coups de fouet. A tout moment, ils déviaient et allaient nous heurter aux rives du fleuve.

Alors, avec des luttes inouïes, on regagnait le milieu.

Je savais que parfois, en plein jour, des traîneaux, chevaux et équipages, s'engloutissaient dans des abîmes où l'eau ne gèle jamais. Nous pouvions rencontrer un de ces trous et nous y engouffrir tous.

Quelle nuit, mon ami, quelle nuit !

Et ce vieillard, dont les genoux grelotaient de plus en plus entre les miens !

Enfin, nous nous arrêtâmes. Nous devions être à une lieue à peu près de Saint-Petersbourg.

Le gouverneur descendit, s'approcha du second traîneau. Les quatre soldats étaient déjà descendus, tenant chacun à la main l'instrument dont on leur avait recommandé de s'armer.

—Faites un trou dans la glace, leur dit le gouverneur.

Je ne pus retenir un cri de terreur. Je commençais à comprendre.

—Ah ! murmura le vieillard avec un accent qui ressemblait au rire d'un squelette, l'impératrice se souvient donc de moi ? Je croyais qu'elle m'avait oublié.

De quelle impératrice parlait-il ? Trois impératrices s'étaient succédées : Anne, Elizabeth, Catherine.

Il était évident qu'il croyait vivre encore sous l'une d'elles et qu'il ignorait le nom même de celui qui le faisait mourir.

Qu'était donc l'obscurité de cette nuit près de celle de son cachot ?

Les quatre soldats s'étaient mis à l'œuvre. Ils brisaient la glace avec leurs marteaux, la taillaient avec leurs haches, soulevaient les blocs avec leurs leviers.

Tout à coup, ils firent un saut en arrière ; la glace était brisée, l'eau montait.

—Descendez, dit le gouverneur au vieillard en se retournant vers lui.

L'ordre était inutile, le vieillard était descendu de lui-même.

Agenouillé sur la glace, il priait.

Le gouverneur donna tout bas un ordre aux quatre soldats ; puis il revint s'asseoir près de moi ; je n'avais pas quitté le traîneau.

Au bout d'une minute, le vieillard se releva.

—Je suis prêt, dit-il.

Les quatre soldats se jetèrent sur lui.

Je détournai les yeux ; mais, si je ne vis pas, j'entendis.

J'entendis le bruit d'un corps qui tombait dans le gouffre.

Malgré moi, je me retournai.

Le vieillard avait disparu.

J'oubliai que ce n'était point à moi de donner des ordres, et je criai au cocher :

—Pachol ! pachol !

—Stoi ! cria le gouverneur.

Le traîneau, qui avait déjà fait un mouvement, s'arrêta.

—Tout n'est pas fini, me dit le gouverneur en français.

—Qu'avons-nous donc encore à faire ? lui demandai-je.

—A attendre, répondit-il.

Nous attendîmes une demi-heure.

—La glace est prise, Excellence, dit un des soldats.

—En es-tu sûr ? demanda le gouverneur.

Il frappa sur la surface de l'abîme ; l'eau était redevenue solide.

—Partons, dit le gouverneur.

Les chevaux repartirent au galop. On eût dit que le démon des tourmentes les poursuivait.

En moins de dix minutes nous étions de retour à la forteresse.

J'y repris mon conducteur.

—Au palais Rouge ! dit-il au cocher.

Cinq minutes après, la porte de l'empereur se rouvrait pour me laisser passer.

Il était debout et tout habillé, comme je l'avais vu la première fois.

Il s'arrêta devant moi.

—Eh bien ? demanda-t-il.

—J'ai vu, répondis-je.

—Tu as vu, vu, vu ?

—Regardez-moi, sire, lui dis-je, et vous ne douterez pas.

J'étais devant une glace. Je m'y voyais ; seulement, j'étais si pâle ; seulement, mes traits étaient si bouleversés, qu'à peine si, moi-même, je me reconnaissais.

L'empereur me regarda, et, sans dire un mot, il alla prendre sur le bureau, à la place où était le premier, un second papier.

—Je te donne, dit-il, entre Troitza et Pereslof, une terre avec cinq cents paysans. Pars cette nuit, et ne reviens jamais à Saint-Petersbourg. Si tu parles, tu sais comment je punis. Va !

Je partis, je ne revins jamais à Moscou, et c'est la première fois que je raconte à une âme vivante ce que je viens de vous raconter.

La petite vérole sévit à Springfield (Illinois) ; on la signale également en divers points, de l'état de New-York, et il paraît que la contagion se fait même par les colis postaux.

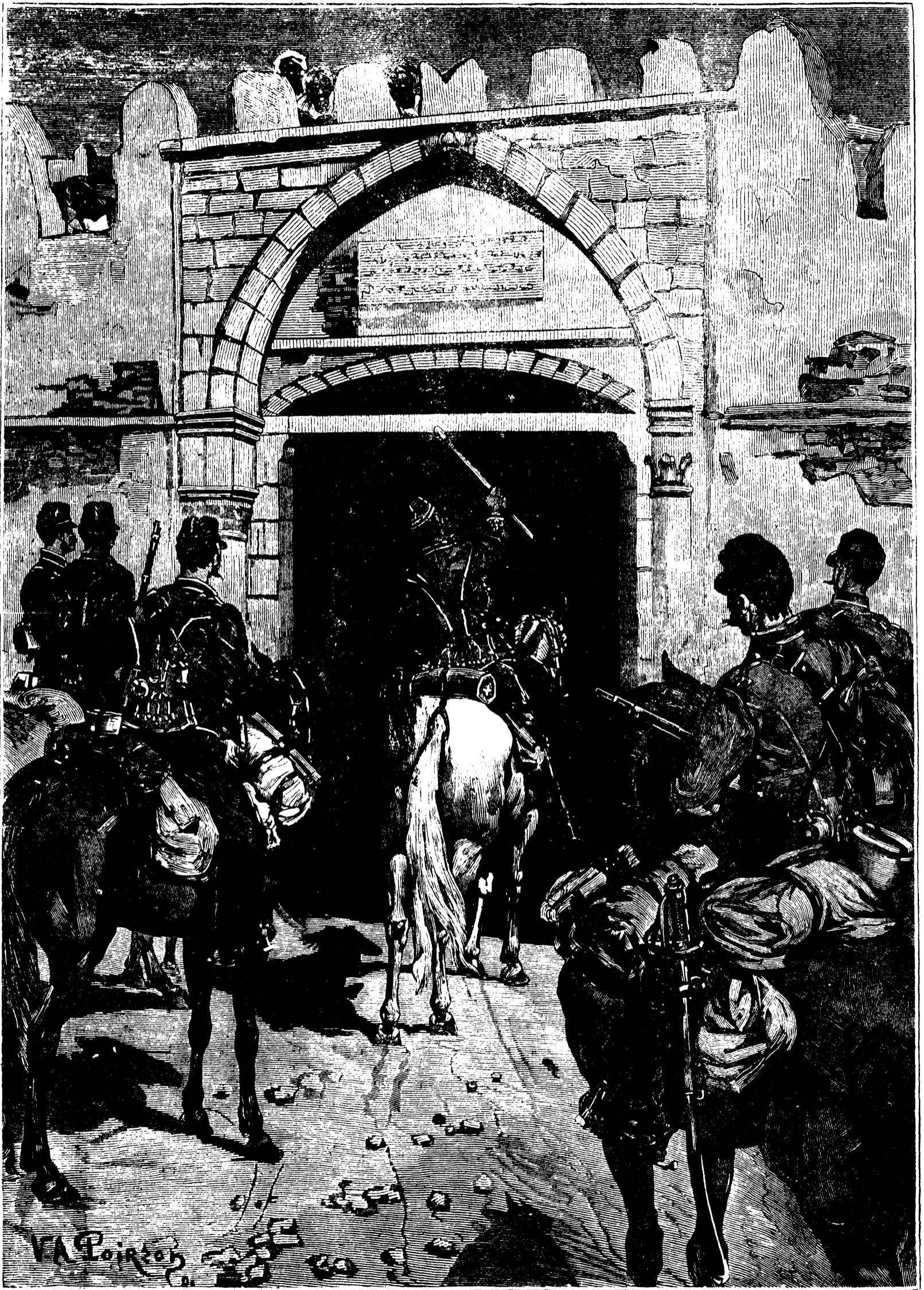
TRÈS AVANTAGEUX. — Quelques semaines encore, et nous serons dans notre nouveau magasin.

Comme le système que nous nous proposons d'adopter sera entièrement différent de celui que nous avons aujourd'hui et que nous voudrions, si c'est possible, nous débarrasser de toutes les marchandises que nous avons maintenant, afin de ne pas avoir à remarquer celles qui nous resteraient, nous avons commencé, lundi, 21 novembre, à faire sur tout notre STOCK une grande réduction générale.

Comme il y a déjà affluence, et afin d'éviter le désagrément de faire attendre les pratiques par l'encombrement, nous prions les Dames de venir de bonne heure le matin et à toutes les heures de la journée autant que possible.

DUPUIS FRÈRES,

606, RUE ST-CATHERINE,
Montréal.



OCCUPATION DE KAIROUAN—Le 26 octobre 1881—“Ouvrez, au nom de la France”—le Lieutenant Arthus, du 6^{ème} Hussards, frappant de sa crosse la porte dite “Bah-el-Khoukl”



LA FAMILLE DU MARIN

POÉSIE

HOMMAGES DU NOUVEL AN

Au cadran semé d'or où nous comptons les heures
L'aiguille en son chemin s'arrête lentement ;
Et le timbre à son tour égayant nos demeures,
Semblable au nouveau-né gazouille doucement.

Et Décembre vieilli sous sa robe d'hermine
Expire sur le givre aux reflets argentés,
Tandis qu'à l'horizon, qui là-bas s'illumine,
Naissent du nouvel an les premières clartés.

Roses dans leurs berceaux les enfants qu'on éveille,
Près de l'âtre brillant viennent s'asseoir en rond,
Et décrivent entre eux, doucement à l'oreille,
Les multiples jouets que bientôt ils auront.

Soudain ces gais propos de l'enfance rêveuse
Font place au bruit léger d'un pas sourd résonnant,
Et le père aux regards de la troupe joyeuse
Dans la porte qui s'ouvre apparaît rayonnant.

Et la main grande ouverte au-dessus de leurs têtes,
Il implore d'en haut le pouvoir paternel,
Afin que l'avenir, si prodigue en tempêtes,
Soit pour eux ici-bas un printemps éternel !

Se dérobant ensuite à leurs vives caresses,
Il retire d'un meuble où se fixent les yeux
De splendides hochets, que rougissant d'ivresses
Ils contemplant debout, muets et curieux.

Dans la salle soudain l'écho tout fantastique
Répète la rumeur d'un monde de cadeaux :
Du lourd cheval de bois au long col élastique
Qu'on apostrophe avant de monter sur son dos,

Jusqu'au Tambour-major menaçant d'une épée
Un soldat de carton au glaive de fer blanc ;
Sans oublier aussi la bavarde poupée
Que la fille avec soin couche dans son lit blanc ;

Et cette horreur sans nom que le bébé convoite
Et fit pâlir, enfants, nos terribles aïeux :
Ce bonhomme à ressort qu'effrayant d'une boîte
On voit tout droit sortir et nous sauter aux yeux !

Mais pourquoi peindre, enfants, tant de choses splendides,
Sans songer qu'un beau rêve au toit de l'orphelin
Les fit seul rayonner à ses regards candides
Pendant que vous dormiez sous vos rideaux de lin.

Partageant sans rougir les miettes de vos tables,
Accourez voir chez lui comme on souffre ici-bas ;
Laissez aux hommes faits leurs haines implacables :
Vous êtes trop petits pour être des ingrats.

A genoux sur le sol de la triste chaumière,
Avec lui demandez, en ce jour solennel,
Que les hommes, rendus à leur splendeur première,
Professent l'un pour l'autre un amour fraternel ;

Demandez que le mal ici-bas disparaisse,
Rendant à la vertu sa place à nos foyers ;
Afin que nous puissions en combattant sans cesse
Reconquérir des cieux les immortels lauriers !

Et si les doux accents de vos voix de mélange
Obtiennent du Très-Haut que toujours parmi nous
Règne pendant l'année une paix sans mélange,
Nous vous bénirons tous en baisant vos genoux !

PHILÉAS HUOT.

St-Roch de Québec, 1er janvier 1882.

LES
RÉVOLTES DE SIMONE

PAR

ANDRÉ MOUEZY

XIV

(Suite)

Retrouvant dans le comte d'Assy l'homme qui perdait son existence après avoir désolé celle de Simone, sa première inspiration, celle qui répondait le mieux à sa colère furieuse et à ses secrets desirs, fut de courir à lui, de lui jeter à la face sa douleur et son mépris, et de l'écraser comme un reptile mal-faisant. La réflexion l'arrêta.—Il est deux sortes de courage : l'un, le faux, agite des grelots et secoue des paillettes, il a besoin de l'excitation et des applaudissements, il menace et promet beaucoup ; rarement il agit.

L'autre, le vrai courage, mesure froidement le péril, consulte sa raison, et non sa passion. Il se fait, réfléchit et agit.

Richard avait un vrai et tranquille courage, centuplé, à l'heure présente, par son dédain absolu de la vie. Provoquer Roger et le tuer en s'exposant à ses coups lui semblait facile et très doux ; mais, dans les ténèbres douloureuses où il se tordait, un seul homme pouvait encore faire briller la lumière, et cet homme, c'était Roger. Que faire, alors ? Implorer ? Et de quelle manière ? Tout dépravé qu'il le supposait, Richard pouvait difficilement croire que le comte restât sourd à son appel désespéré ; mais la moindre démarche tentée près de lui, tout incertain qu'elle fût, avait une apparence d'enquête qui répugnait extrêmement au jeune homme. La seule pensée qu'il pouvait, par cette défiance, mettre une tache au front de Simone lui donnait des sueurs froides et lui rendait toutes ses hésitations.

Restait la menace ; cette ressource dernière, d'arracher, en risquant sa vie, la lettre de Simone au calomniateur. C'était bien pour le monde. Pour lui, n'était-ce pas éterniser sa souffrance ? Incertain et malheureux comme il ne l'avait jamais été, tué par cette inaction plus cruelle qu'un cheval de tortures, Richard partit pour Paris sans plan positif, avec ce calme du désespéré que rien n'arrête et que rien ne surprend, puisque, d'avance, il est préparé à tout.

Et de fait, entre les mains du comte d'Assy, le bonheur de Richard était aussi en sûreté que peut l'être un agneau couché vivant sous la griffe d'une panthère assoupie. Cela ressortait jusqu'à l'évidence de la force des choses, et de la différence des caractères. Roger n'était pas né méchant. Il ne l'était pas encore peut-être : il était seulement égoïste, de cet égoïsme féroce et tranquille, qui n'a jamais eu d'autre objectif que lui-même. Avec cela, vaniteux jusqu'à la folie, et n'ayant jamais donné d'autre but à sa vie que d'acquiescer et de conserver cette suprématie glorieuse du viveur élégant que tout Paris connaît, et dont les petits journaux entretiennent le public, sous le voile d'un incognito transparent. Pour perfectionner ce rôle, Roger avait déployé, dix années durant, le courage du lion et la persévérance de la fourmi. Mais il était malheureusement dépourvu de l'esprit d'ordre et d'économie qui caractérise cet insecte, et s'il est du suprême bon ton de faire des folies, toute folie se paye cher. Roger avait plus d'une fois côtoyé la ruine, avec d'indicibles terreurs. Ruiné il se sentait perdu. C'était un homme à la mer. A peine se ferait-il un léger bouillonnement autour de sa chute, et ses mérites personnels étaient trop insuffisants pour lui servir de bouée de sauvetage, en le ramenant à la surface. Pour éviter cette pénible extrémité, il avait dépouillé tout préjugé, gardant seulement cette écorce lisse et nette du grand seigneur qui pare ses vices et les habille élégamment. A part cela, toute sentimentalité, tout raisonnement, toute conviction, se rapportaient chez lui à ce mot puissant : l'argent ! puisque l'argent représentait pour lui les seules jouissances qu'il cherchât et qu'il aimât. Quand la jolie petite main de Simone lui avait, en un moment de crise, tendu la perche sous la forme du plus affriolant million, il avait bûni son étoile, et reconnu que la Providence, dont il s'occupait, du reste, assez peu, s'acquittait fidèlement de ses devoirs envers lui. La scène du contrat et la rupture qui s'ensuivit l'affectèrent sans doute ; mais, perdant d'un côté, il s'arrangea pour gagner de l'autre, et se posa, à force d'adresse et de mensonges, en homme irrésistible. Dans sa magnanimité, il eût pardonné à Simone le mal qu'il lui avait fait, quand la nouvelle de son mariage avec le marquis d'Hérigny éclata comme un coup de foudre, et cela, Roger ne le pardonna pas. Son oncle était à lui. C'était sa seule fortune. Sa seule espérance. Il surveillait sa vie et attendait sa mort avec des sollicitudes d'héritier aux abois. En épousant cet oncle, en le frustrant de son héritage, elles l'entraînaient dans ses œuvres vives, elle le volait, et devant l'avenir de privations et d'obscurité qu'il prévoyait, il se mit à la hair mortellement.

Un événement, assez futile en apparence, vint fortifier cette disposition, et lui donner dans sa mère une alliée solide et plus implacable que lui. Quand la marquise d'Hérigny, devenue par son veuvage une très riche héritière, revint à Paris, Mme d'Assy tint conseil avec son fils. Roger était toujours beau, toujours pauvre, toujours garçon. La mère et le fils avaient bien un peu diffamé la jeune femme, dans la fougue de leur premier courroux, mais c'était vieux déjà, le monde avait pu oublier ; eux, savaient à quoi s'en tenir. Restait aussi cette vérité reconnue que la vie étant faite de déboires, l'important est de choisir sur le nombre les moins durs à supporter ; quand il s'agissait de ses intérêts bien entendus, la grande dame déposait volontiers son orgueil en un lieu sûr, où elle le retrouvait, toujours vivace, aiguë par le jeûne.

Dans cette occasion, elle prit son parti très vite, et se trouva un beau jour au cœur de la place, carrément assise sur un fauteuil, dans le plus grand salon de l'hôtel d'Hérigny. Quand elle s'était présentée, cachant un léger malaise sous son plus grand air, on l'avait reçue sans hésiter. Préservée de toute émotion rétrospective par la plus sincère sécheresse d'âme, elle attendait l'arrivée de Simone, en souriant aux pensées agréables que lui procurait ce premier et facile triomphe, au moment où la porte qui lui faisait face s'ouvrait doucement, et la jeune marquise entra.

Svelte et presque diaphane dans sa longue robe de laine noire sans aucun ornement, le visage pâle et l'œil brillant d'une indignation souveraine, Simone était d'une beauté saisissante. Mme d'Assy, qui s'avancit au-devant d'elle, en fut frappée et s'arrêta, décontenancée, pour la première fois peut-être de sa vie. Sans la regarder d'abord, la jeune veuve s'approcha de la fenêtre entr'ouverte et respira longuement, ses deux mains sur sa poitrine. Puis se retournant :

—Je vous attendais, madame, dit-elle d'une voix où vibrerait l'ironie ; votre visite était dans l'ordre ; je viole, en la recevant, une promesse sacrée. . . .

L'œil de la comtesse d'Assy se fit interrogateur.

—La promesse que j'ai faite au marquis d'Hérigny, mon mari regretté, de ne jamais laisser profaner cet hôtel qu'il aimait par votre odieuse présence. Si je lui désobéis aujourd'hui, si je m'impose une contrainte. . . affreuse ! c'est que je vous connais ; il ne faut pas que vous puissiez douter ou espérer encore, c'est pourquoi j'ai voulu moi-même vous remettre ceci.

Et d'un geste de dédain suprême, la jeune femme tendit à la comtesse d'Assy d'abord une copie du testament qui la faisait légataire universelle de son mari, ensuite une donation de ces mêmes biens, faite par la marquise aux hospices les plus pauvres de Paris. Simone ne s'était réservée que l'hôtel où elle demeurait.

L'œil humain peut fasciner, mais il ne foudroie pas, c'est pourquoi Mme d'Assy sortit sans répliquer et sans faire de mal à personne ; mais cette blessure brûlante, jointe à la déception des intérêts frustrés, ranima dans l'âme de la mère et du fils un véritable foyer de rancune. Espérer de la grandeur d'âme ou simplement un peu de bonté dans de semblables conditions était bien, on le voit, une véritable chimère.

XV

Richard avait quitté Paris depuis deux ans, et il n'y était jamais revenu par la pensée ou le désir. Il arriva le soir vers sept heures, par un temps sombre et brumeux ; le brouillard des derniers jours avait détrempe le sol des boulevards, en le recouvrant de cette boue noire et gluante qui irrite le pied et rend la marche lourde et embarrassée ; l'atmosphère était saturée de ce même brouillard pénétrant, dans lequel le gaz lui-même brûlait avec peine et sans donner de clarté. Pas de flâneurs dans les rues ; des gens affairés se sauvant, le pardessus remonté jusqu'aux oreilles. Richard se trouva tristement désœuvré ; il n'avait pas de chances de rencontrer le comte

d'Assy à ce moment, et le matin lui semblait plus convenable, à tous égards, pour l'entrevue qu'il désirait.

L'idée lui vint alors qu'il serait sage d'écrire au comte d'Assy, pour lui annoncer sa visite et de s'assurer ainsi contre les ennuis d'une démarche inutile et les anxiétés de l'attente. Cette lettre écrite, un billet laconique dont le semblant d'aménité coûtait pourtant un effort pénible au jeune homme, il se trouva arrêté par une difficulté à laquelle, dans la déroute absolue de ses pensées, il n'avait pas songé.

Ayant accompagné plusieurs fois le comte d'Assy chez lui, il eût facilement retrouvé le quartier, la rue et la maison qu'il habitait ; mais donner un nom à cette rue, spécifier cette maison, il en était incapable ; quant à s'en remettre à l'intelligence d'un commissionnaire qui, sur la foi d'un renseignement vague, prendrait la première à droite, la seconde à gauche, et ainsi de suite, il n'y fallait pas songer. Richard se décida à porter lui-même sa lettre au concierge du petit hôtel dont le comte habitait l'entre-sol. Il était dix heures à peine, et la foule circulait au milieu d'un brouillard dont l'intensité augmentait sans cesse.

Trompé par ses souvenirs et par cette vapeur grise qui lui dérobaient tous les objets propres à aider sa mémoire, Richard revenait une troisième fois pour s'orienter devant le magasin très éclairé d'un bijoutier, quand il sentit un bras se passer sous le sien, tandis qu'une voix joyeuse prononçait son nom.

—Richard ! Richard Clarvey ! je ne rêve pas ! c'est bien vous ?

Le jeune homme se trouvait en présence de celui qu'il venait chercher de si loin, et se promenait en aveugle, depuis un quart d'heure, devant la maison objet de sa course.

Roger le poussa amicalement devant lui.

—Nous sommes les maîtres céans, dit-il, pendant que le concierge s'empressa de les éclairer. J'ai le malheur d'être servi par un valet mélomane qui ne daigne brosser mes paletots et se commettre dans mon antichambre qu'à la condition expresse d'avoir chaque semaine sa soirée d'harmonie ; mon Dieu, oui, et il chante faux, cet être ! . . .

Le feu couvrait sous les cendres, le jeune comte y jeta quelques bûches, puis revenant à Richard, avec son aménité banale d'homme du monde :

—Voyons, dit-il, qui vous amène ? l'ennui ? l'intérêt ? l'amour ? aurai-je cette bonne fortune de pouvoir vous être utile à quelque chose ? faites état de moi, cher ami.

Puis le regardant avec plus d'attention.

—Ne deviez-vous pas vous faire ermite, quand vous nous avez abandonnés, il y a deux ans ? Eh bien, très cher—excusez ma franchise—la Thébaidade ne vous réussit pas, vous êtes changé à faire peur.

Le comte d'Assy disait vrai, ces trois jours d'angoisse avaient rendu le jeune homme méconnaissable, et, à cet instant même où il se trouvait remis à l'improviste en face de la réalité, touchant l'instant suprême qui devait détruire ou assurer son bonheur, ses traits se décomposaient, ses lèvres tremblaient, et il se demandait s'il ne ferait pas mieux de fuir en se bouchant les oreilles.

La question de Roger et sa curiosité le remirent en face de la nécessité d'agir. Il se redressa, et promenant son regard sur ce réduit chauffé et éclairé comme le boudoir d'une duchesse frileuse et coquette. . .

—Vous êtes bien logé, dit-il, pour dire quelque chose. Je ne vous connaissais pas ce salon.

—On fait ce qu'on peut, reprit modestement le comte. Le Pactole ne coule pas dans ma bourse, par malheur.

Richard se remonta peu à peu.

—Notre rencontre est heureuse, dit-il, car je n'aurais pas osé venir vous chercher ici. Je vous croyais marié, ou sur le point de l'être, quand je vous ai quitté, il y a deux ans.

—Comment ! fit Roger, en êtes-vous donc resté au premier acte ? Je croyais pourtant. . . puis la chose a fait tant de bruit. . . Au fait, vous étiez déjà parti, sans doute. . . Mon cher, j'ai été presque marié, en effet, à une petite bourgeoise, jolie à ravir, et très riche, très riche. J'étais gêné d'argent, comme à peu près toujours ! L'idée venait de ma mère, une idée déplorable, du reste. Ces mariages mixtes sont ridicules et nous rendent ridicules. Vous ne pouvez prendre cela pour vous, mon cher Richard ; vos talents et votre valeur personnelle vous mettent au-dessus de ces distinctions de caste, et si je me souviens, vous n'y attachiez jadis aucune importance.

—Aucune, en vérité. Eh bien, ce mariage ?

—Voilà, c'est que. . . c'est délicat, mon cher, très délicat. La fillette avait eu pour moi quelques bontés. Entre nous, elle m'adorait, et je ne me croyais pas si irrésistible. Ma mère a des principes solides comme le roc. Elle a jeté feu et flammes. J'ai eu des velléités de résistance ; on a un cœur, que diable ! Mme d'Assy est dure. La petite a fait des scènes, un scandale. Paris s'en est dressé sur la pointe des pieds pendant deux jours entiers pour y voir clair. J'ai de l'aplomb, n'est-ce pas ? Eh je n'osais plus sortir !

Une satisfaction intime rayonnait dans les yeux clairs et faux de Roger à ce glorieux souvenir.

—Miserable ! gronda Richard entre ses dents serrées.

—Vous dites ? reprit le comte, qui allumait à la bougie rose son troisième cigare.

—Je ne dis. . . rien. . . Votre histoire m'intéresse.

—Oui, c'est assez curieux. Mais le plus fort, c'est que la scélérate, furieuse contre moi, s'est fait épouser, tout ce qu'il y a de plus épouser, devant le notaire, le maire et le curé, par mon oncle maternel, un vieil insensé de millionnaire, dont j'étais le seul héritier, et qui a acheté de toute sa fortune la belle jeunesse de sa femme. Elle m'a volé cet héritage. Elle m'a entraîné dans une affaire ridicule. Eh bien, voyez, je m'étais promis de lui rendre œil pour œil et dent pour dent, chose assez facile, car la pauvre enfant prodiguait les preuves de ses. . . caprices ! Mais je nai pas de fiel. J'ai pardonné sans vengeance ; cela me sera compté là-haut. . .

Si vous avez jamais, au ciel ou sur la terre, un sentiment profond, une ardente passion, une adoration vraie, à laquelle vous sacrifieriez sans regret tous vos espoirs dans ce monde et dans l'autre, et que vous voyiez souiller et déchirer sous vos yeux sans pouvoir le défendre l'être que vous aimez ainsi, vous comprendrez ce que souffrit Richard pendant que le comte d'Assy criblait de piqûres empoisonnées la chère image à laquelle il avait donné son cœur pour temple.

—Enfin, dit-il d'une voix qu'il parvint à rendre calme, cette jeune femme, vous l'aimiez, Roger ?

—Oh ! je l'aimais ! Je la trouvais belle, sa constance me flattait. . . elle était fort riche. . . Bref, ma mère a sagement agi en brusquant les choses. Je suis très bon et un peu faible, un peu bête, dans ces matières.

—Et vous n'avez jamais revu la nouvelle marquise—votre tante, par le fait ?

Le comte regarda Clarvey avec défiance. Il n'avait aucune

raison de redouter cet homme froid et pâle avec lequel il entretenait une conversation tout amicale, après quinze mois d'absence; mais son regard le gênait. Les mensonges cent fois répétés, et qui jusque-là avaient été si légers, il ne les entassait pas de nouveau sans une véritable répugnance. Cependant, rien dans la contenance de Richard ne justifiait ce trouble. Le jeune homme avait enlevé d'une panoplie deux pistolets, d'un travail exquis, dont il examinait curieusement la monture, en en faisant jouer les batteries.

—Prenez garde, dit Roger, se reculant vivement, au moment où le canon était par hasard dirigé vers lui. Ces armes sont chargées, et ce sont de jolis joujoux, d'une effrayante précision qui ne manquent pas leur homme.

Richard posa les pistolets sur la table, près de lui.

—Ne craignez rien, dit-il. Que disions-nous donc ?

—Vous me parliez de la marquise d'Hérigny, ma tante, comme vous l'appellez. Il est vrai que ma mère a tenté, dans un but purement philanthropique, un rapprochement avec cette marquise de contrebande, qui n'a jamais été adoptée, comme bien vous le pensez, dans la famille où l'insigne folie d'un vieillard l'a fait entrer. Mais cette famille se devait à elle-même de sauvegarder l'honneur du nom et la pureté des principes.

—Et... Mme d'Assy a-t-elle été récompensée de ce dévouement méritoire ?

—Mme d'Assy a été traitée avec une insolence que je ne puis me rappeler sans colère. Elle a secoué sur cette espèce la poussière de sa chaussure, et depuis... depuis, ma foi, nous l'avons tout à fait perdue de vue.

L'heure était passée de feindre. Richard se leva brusquement, et inclinant sa tête fière devant le comte d'Assy.

—Roger, dit-il, je mens misérablement, et vous me faites souffrir mille morts sans en avoir conscience. Ce que vous venez de me raconter, je le savais déjà; il y a deux ans, c'était la version adoptée pour le monde, j'y attachais alors trop peu d'importance pour vous contredire et chercher à démêler le vrai du faux, mais aujourd'hui... aujourd'hui!... par pitié, Roger, écoutez-moi, comprenez-moi.

Il saisit les mains du jeune comte dans ses mains qui tremblaient.

—Aujourd'hui, continua-t-il pendant que de grosses gouttes de sueurs roulaient sur son visage ravagé, j'aime cette femme que vous calomniez. Je l'aime avec toutes les puissances de mon âme; elle est sacrée pour moi; j'en veux faire ma femme, ma chair, un second moi-même; je veux mettre mon honneur entre ses mains comme j'y ai mis déjà ma vie. J'ai foi en elle!... oh! oui, Dieu le sait! mais c'est parce que je l'aime qu'il ne faut pas une ombre, pas un souffle sur son passé. En elle est la vérité, je le sais, je le sens... mais pour que je puisse vivre, il me faut cette vérité attestée, proclamée par vous-même... Rendez-moi la paix, rendez-nous la vie; soyez homme de cœur, Roger... et tant qu'il me restera un souffle, je vous bénirai...

Il s'arrêta, épuisé, les mains jointes, le regard ardemment fixé sur le visage du comte.

Celui-ci restait debout, bouche béante, pétrifié de surprise, il ne s'attendait pas à ce dévouement.

—Ah! bah! est-ce croyable! murmura-t-il. Et Simone vous aime aussi? Très bien, mes tourteraux.

(La suite au prochain numéro.)

LE CAFÉ DE LA PORTIÈRE

L'acte le plus important de la vie d'une portière, c'est la préparation de son café au lait. C'est par là qu'elle commence sa journée; quand elle a pris son café, elle soigne son merle, son chat, et son mari en dernier. Ne demandez rien à une portière qui a son café sur le feu; tenant la queue de la casserole d'une main crispée par la crainte, elle couve d'un œil plein de sollicitude le lait, dont la surface ridée et boursoufflée annonce qu'il va monter. En cet instant, la portière est indifférente à tout ce qui se passe sur la terre; l'arrivée de son journal, que le facteur lui jette par le vasistas, n'a pas même le pouvoir de la distraire de sa préoccupation, et quand on la voit assise près de son réchaud, comme Marius sur les ruines de Carthage, l'œil fixe et l'esprit tendu vers une pensée unique, comme le vainqueur de Jugurtha, on comprend ce mot d'une dame du cordon à la nouvelle d'un tremblement de terre: "Ah! mon Dieu! et ceux qui avaient leur café sur le feu!"

Malheur donc à l'important qui, par une arrivée intempêtive, cause la fuite du lait en ébullition d'une portière; madame Groisil en sait quelque chose et ce qu'il lui en a coûté, elle va le raconter au tribunal devant lequel comparait madame Binoche, concierge.

Madame Binoche, pour paraître devant ses juges, a revêtu ses plus beaux atours. Elle a coiffé sa tête d'un chapeau orné de coquelicots, qui n'humiliaient pas sensiblement un nez dont la nuance ne peut être due à l'abus du café au lait; le reste de sa toilette est composé avec la même recherche, et le langage même de madame Binoche (expressions et inflexions de voix) respire un apprêt de circonstance. Ses révérences accompagnées de sourires, tout en elle, enfin, trahit sa pensée d'exercer une séduction sur ses juges.

Messieurs, dit-elle, vous m'en voyez tout évaporée de me retrouver en *compact* avec madame; que ma scène à son égard m'a si tellement fait de mal, que je n'en suis pas remise d'avoir été humiliée par cette personne-là devant la domesticité de la maison, moi qui suis névralgique comme une *épileuse*.

M. le président.—Tout à l'heure vous vous expliquerez.

Madame Groisil.—Madame, qui me traite de "cette personne," fait la bonne apôtre à présent; que si vous aviez vu sa précipitation sur moi comme un lion ravissant...

Madame Binoche.—Ah! Seigneur! et vous qui m'avez porté un coup dans le sein, madame; que si mon mari n'était pas si ombrageur de jalousie, j'aurais fait dresser un certificat par le pharmacien; mais ces choses-là, c'est si délicat pour une dame...

M. le président (*à la plaignante*).—A propos de quoi cette femme vous a-t-elle frappée ?

Madame Groisil.—A propos, monsieur, que, quand madame a son café sur le feu, il semblerait que c'est le sort de la France.

Madame Binoche.—Madame, ce que vous dites là est si tellement d'une stupidité, qu'on n'en voit pas le nombre. (*Rires.*)

Madame Groisil.—Alors, messieurs, que j'ai eu le malheur de venir lui parler dans ce moment-là pour lui réclamer de l'argent qu'elle me doit depuis des temps mémorables... au moins! Ce qui est la vraie cause que son café s'a renversé.

Madame Binoche.—Si vous croyez... Une femme à jeun, dont je l'étais généralement.

Madame Groisil.—Oh! à jeun!... Il est au vu et au su de tout le quartier que vous buvez votre goutte en vous levant, et je crois que ce matin-là vous en aviez bu plusieurs, sans vous offenser, madame.

M. le président (*à la prévenue*).—Reconnaissez-vous avoir porté des coups à la plaignante ?

Madame de Binoche (*pleurant*).—Repoussée du simple coude, monsieur le président, parce qu'elle me faisait en aller mon café; là-dessus, elle m'a agonié de mots infectueux devant toute la domesticité, et que, Dieu merci, son argent, je lui ai offert dix fois.

Madame Groisil.—Oh! quel faux.

Madame Binoche (*s'oubliant*).—Qué que tu dis! (*Radoucie.*) Messieurs, comme v'là le saint soleil de Dieu qui nous éclaire, devant Dieu et devant les hommes. (*Rires.*)

M. le président.—Le tribunal n'a pas à s'occuper de cela.

Madame Binoche.—Non, mais c'est parce qu'elle dit... Mais, monsieur, à preuve que je lui ai demandé sa note.

Madame Groisil.—Je vous l'avais donnée.

Madame Binoche.—Ça, une note? Un bout de papier tout enchienné; on n'y voyait que des chiffres et le reste impossible à lire; si bien que je lui ai dit: "Madame, je vais faire taxer votre mémoire."

Madame Groisil.—Taxer de l'argent prêté!

M. le président.—En voilà assez!

Madame Binoche.—Monsieur a raison; en voilà même trope.

M. le président.—Taisez-vous!

Madame Binoche.—Monsieur, je n'étais pas née pour être dans la conciergerie; je suis d'une bonne famille; mon père faisait les eaux-de-vie en gros.

Madame Groisil.—Oui, et vous les buvez en détail. Le tribunal condamne madame Binoche à 50 francs d'amende.

Mot de Mlle Rohan—ou d'une autre.

Des jeunes gens fumaient devant elle.

—Comment peut-on fumer ainsi! disait-elle, mais vous vous tuerez...

—Oh! que non, reprit l'un d'eux, j'ai mon père qui fume toute la journée et il a soixante-dix ans...

—Mais s'il n'avait pas fumé, reprit-elle, il en aurait peut-être quatre-vingts!

Plus de misère.—Si les dépenses folles qui sont faites pour les toilettes étaient restreintes à l'achat du nécessaire de la vie, il y aurait moins de maladies et les charlatans seraient moins riches, car l'usage de leurs médecines détériore les constitutions. Alors il ne reste qu'un seul moyen de ramener la santé, c'est de faire usage des Amers de Houblon.—*Chronicle.*

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissants d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurables. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les artères malades; soulageant l'Irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

LES ÉCHECS

Montréal, 5 janvier 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES

No. 294.—MM. E. Legault, Ottawa; N. P., Sorel; F. Gingras, Trois-Rivières; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tudeau, Québec; L. Dargis, M. Lafrençie, P. Fabien, Montréal; L. O. P., Sherbrooke.

ASSOCIATION D'ÉCHECS DU CANADA

Comme nous l'avons annoncé il y a quelques semaines, la dixième assemblée annuelle de cette Association a eu lieu à Québec, le 29 décembre dernier, dans une des salles de l'Assemblée Législative qui avait été mise à sa disposition. Pendant la séance on s'est occupé des intérêts de l'Association, qui progresse rapidement. Puis on procéda à l'élection pour la nomination des officiers. Ont été élus:

Président: M. T. LeDroit, de Québec.—Vice-Présidents: MM. T. Workman et W. Hicks, de Montréal; le Dr Ryall, de Hamilton.—Comité de direction: MM. J. B. Cherriman et F. X. Lambert, d'Ottawa; F. H. Andrews, E. T. Fletcher et M. J. Murphy, de Québec; H. A. Howe, L.L.D., J. Barry et E. B. Greenshield, de Montréal.—Secrétaire-trésorier: M. John Henderson, de Montréal.

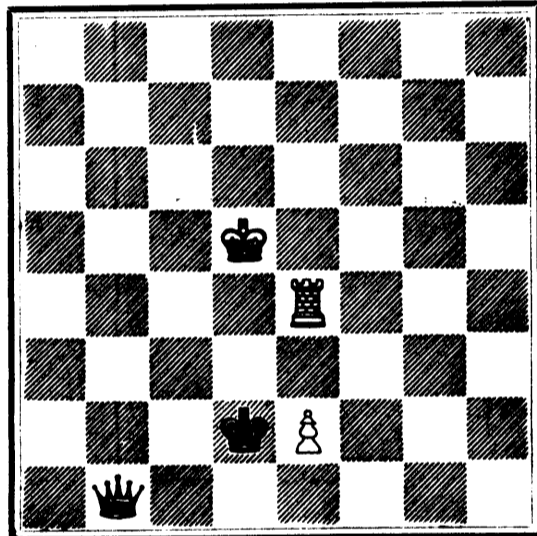
C'est la troisième fois que M. LeDroit est élu président à l'unanimité. Des remerciements lui ont été votés pour le don généreux qu'il a fait à l'Association.

Dans un prochain numéro nous donnerons le résultat du concours dont nous avons parlé dernièrement.

PROBLÈME No. 296

Composé pour *L'Opinion Publique*, par M. ÉMILE PRADIGNAT, à Lusignan, France.

NOIRS.—1 pièce.



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 295.

Blancs.	Noirs.
1 D 1er FD	1 R 5e D
2 D 3e TD	2 R 4e R
3 D 3e R, échec et mat.	

En sortant du théâtre, Guibollard bouscule un mendiant sur le trottoir.

—Faites donc attention! gémit le pauvre diable, je suis aveugle!

—Comprend-on cela? s'écrie Guibollard, si ce n'est pas chercher les accidents, un aveugle sortir la nuit?

Une cuisinière russe qui avait donné un soufflet à sa maîtresse est condamnée à trois roubles de dommages-intérêts.

La maîtresse furieuse donne alors un soufflet au juge de paix en disant à la cuisinière:

—Donnez les trois roubles à monsieur... nous seront quittes

Un mendiant demande l'aumône à un passant:

—Je n'ai pas de sous.

Le mendiant d'un ton conciliant:

—Je n'ai pas spécifié!

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorges et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NORRIS, 148, Power's Block, Rochester, N.-Y.



LE CONTRE-AMIRAL LYNCH

COMMANDANT EN CHEF L'ARMÉE D'OCCUPATION DU CHILI A LIMA (PÉROU)

ÇA ET LA

Les habitants de l'Etat du Maine, qui recueillent de la gomme d'épinette pour les fabricants de gomme à mâcher, gagnent à eux tous \$40,000.

Moreau qui, dans le cours de l'été dernier, a assassiné sa femme, dans une paroisse du comté de Rimouski, sera pendu, le ministre de la justice a refusé de commuer sa peine. Ce sont le Rvé. Père Charmont et M. l'abbé Audet qui ont appris au malheureux Moreau la décision du gouvernement, et qui lui ont annoncé que maintenant ses jours étaient comptés.

Cette nouvelle n'a pas paru émouvoir le condamné. Elle n'a excité chez lui aucun mouvement de surprise. Moreau est demeuré impassible. Il paraît être résigné au malheureux sort qui l'attend.

La date de l'exécution approche. Une semaine seulement sépare Moreau du gibet, car c'est le treize janvier qu'il expiera son crime.

L'automne dernier, une demoiselle Carlin, de New-York, vint passer quelques jours au milieu d'une famille Smith, de Montréal. Elle se sentit indisposée et reprit la route de New-York au mois d'octobre. Malheureusement la pauvre jeune fille ne se rendit pas au terme de son voyage; elle expira subitement à bord des chars, à St-Albans.

Le cadavre fut ramené et enterré à Montréal. Depuis lors certains faits ont éveillé des soupçons sur cette mort subite, et la famille Carlin a demandé une enquête. L'enquête a eu lieu mercredi dernier, et les entrailles ont été transportées à New-York.

Coupable d'erreur.—Plusieurs personnes ont l'habitude de confondre avec la masse des médecines patentées celles qui sont réellement efficaces. Beaucoup qui sont annoncées à grands frais sont très bonnes et au nombre de celles-ci il faut placer les Amers de Houblon. Ayant eu occasion d'en faire usage en différentes circonstances, je ne puis que certifier de leur efficacité médicale.—La Tribune.

Très content.—Je ne trouve pas d'expressions pour faire comprendre tout le plaisir que je ressens. Les médecins qui me soignaient m'ont formellement déclaré que le rhumatisme qui me faisait souffrir le martyre était incurable. Après avoir éprouvé tous les remèdes prescrits pour cette sorte de maladie et n'ayant obtenu aucun résultat, je perdis courage et désespérai de guérir. Il y avait passablement de temps que je gardais le lit, impossible de faire aucun mouvement. Un de mes amis vint me voir un beau matin: il me conseilla fortement d'essayer l'Huile de St. Jacob dont on dit tant de bien. Le troisième jour que je fis usage de cette huile je sentis le mal diminuer. Je suis très bien maintenant. Je n'éprouve aucune douleur et puis vaquer à mes affaires.

CHS. S. STICKLAND, Boston, 156, Avenue Harrison.

prospéré lorsqu'on lui faisait le plus d'opposition. De nos jours 3,000,000,000 de livres de thé sont actuellement récoltées, 5,000,000 d'acre de terre sont consacrés à sa culture. Environ 40,000,000 livres de thé sont importées chaque année aux Etats-Unis et 100,000,000 de lbs dans la Grande-Bretagne. Il est certainement employé parmi une population de 600,000,000 d'âmes et le commerce de ce produit a servi de source à de grandes fortunes. Le Cocoa est employé comme breuvage au Mexique depuis un temps immémorial et il est consommé plus ou moins par 200,000,000 d'individus. On porte à 40,000,000 le nombre de ceux qui ont une faiblesse pour la chicorée.

On mande d'Ottawa que la petite Alice, fille de Nicholas Garland, un des pionniers de Beckwith, comté de Lanark, étant allée jouer un jour avec deux autres enfants sur les limites du défrichement, ne reparut pas le soir. Il y a cinquante ans de cela. Les deux compagnons d'Alice revinrent seuls et ne purent pas dire ce qu'elle était devenue.

Après bien des recherches inutiles, l'opinion générale fut qu'elle avait été emportée par un des ours qui abondaient alors dans la localité, et dévorée.

Ses parents en éprouvèrent un affreux chagrin, et Mme Garland ne survécut que peu de temps. Le père vit encore, mais depuis la perte d'Alice il mène une existence d'ermite dans la hutte qu'il s'était construite dès cette époque.

Un vieil Indien, mort ces jours derniers à Ottawa, a révélé avant d'expirer le véritable sort d'Alice. C'est lui-même qui, fasciné par sa gentillesse enfantine en la voyant jouer avec ses compagnons, l'avait emportée dans sa tribu et élevée comme un de ses propres enfants. Plus tard, elle a épousé un des deux fils de son ravisseur: elle est aujourd'hui mère d'une nombreuse famille, et elle habite le comté de Bruce, sans se douter qu'elle a jamais vécu dans un autre milieu que celui des Indiens. Il serait curieux de savoir quels sentiments a éprouvé le père en apprenant que la petite chérie qu'il croyait morte depuis un demi-siècle est maintenant une espèce de sauvage, contente de son sort, sans ombre de souvenir des parents dont elle était l'idole, et mère d'une douzaine de pappoose.

A l'approche des fêtes on n'entend parler que de présents, d'étrennes. La Maison GRAVEL & THIBAUT ne veut pas rester en arrière. Elle veut aussi, à sa manière, donner des étrennes à ses nombreuses pratiques, non pas en faisant cadeau de quelques petits objets dont la valeur est toujours prise sur les marchandises, mais en vendant d'ici aux Rois presque au prix coûtant.

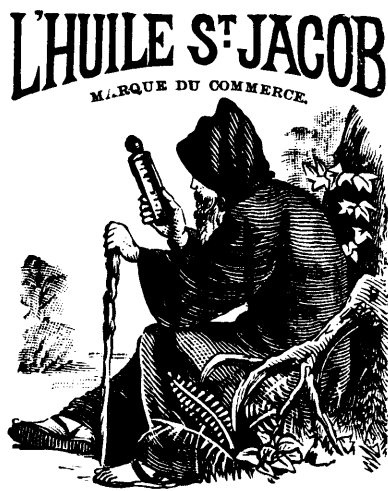
C'est donc une belle occasion à saisir pour tous ceux qui n'ont pas encore complété leurs achats d'hiver; car, outre la modicité des prix, cette maison possède l'assortiment le plus complet. Ces marchandises sont des mieux choisies. Profitez donc de l'occasion. Venez voir notre département de Tweed, dont on fait une spécialité.

Nos Manteaux ont la meilleure coupe possible. Madame Crébassa, modiste, en a la charge: c'est tout dire. Et puis nos modes, les dames en savent déjà quelque chose. Une visite donc.

J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.

Le thé n'est pas un breuvage aussi ancien que le café, car il n'est devenu d'un usage général en Chine que vers le septième siècle de notre ère. Son usage s'est introduit au Japon environ 200 ans après et en Angleterre vers la fin du dix-septième siècle. En 1673, un ouvrage important sur le thé fut publié. L'auteur y louait le thé comme "la cause infailible de la santé," et la guérison de tous les maux. Il était d'avis que 200 tasses par jour ne seraient pas trop. Les poètes et les philosophes se joignirent à lui pour faire l'éloge du nouveau breuvage, et la compagnie des Indes, qui l'avait introduit en Angleterre, trouva dans cette plante une source de nouveaux profits. Mais tout le monde n'était pas du même avis. Parmi les adversaires de l'importation du thé on remarquait les noms puissants de Van Swieten, mais l'opposition fut inutile. Comme le café, le tabac et l'alcôol, il a

The Purest and Best Medicine ever Made. A combination of Hops, Buchu, Mandrake and Dandelion, with all the best and most curative properties of all other Bitters, makes the greatest Blood Purifier, Liver Regulator, and Life and Health Restoring Agent on earth. No disease can possibly long exist where Hop Bitters are used, so varied and perfect are their operations. They give new life and vigor to the aged and infirm. To all whose employments cause irregularity of the bowels or urinary organs, or who require an Appetizer, Tonic and mild Stimulant, Hop Bitters are invaluable, without intoxicating. No matter what your feelings or symptoms are, what the disease or ailment is, use Hop Bitters. Don't wait until you are sick but if you only feel bad or miserable, use them at once. It may save your life. It has saved hundreds. \$500 will be paid for a case if they will not cure or help. Do not suffer or let your friends suffer, but use and urge them to use Hop Bitters. Remember, Hop Bitters is no vile, drugged drunken no-tram, but the Purest and Best Medicine ever made, the "INVALIDS FRIEND" and "HOPE" and no person or family should be without them. D.I.C. is an absolute and irrefutable cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. All sold by Druggists. Send for Circular. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N.Y. and Toronto, Ont.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, l'Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines. A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'HUILE d'ECLAIRAGE sur l'introduction générale de

L'Huile Australe

DE PRATT

DANS LE CANADA

Cette huile célèbre, comme il est bien connu, pendant plusieurs années, été reconnue sur les marchés américains et européens comme la meilleure sous tous les rapports, et nous avons pu à peine suffire à la demande. Cependant, nous sommes maintenant en mesure de donner satisfaction spéciale au marché du Canada, et nous nous sommes entendu avec

M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la prompte et fidèle exécution des commandes, soit pour délivrer l'huile présentement ou pour faciliter les importations directes.

CHS. PRATT & CIE NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouvellement. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOOLY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le sousigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FEVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles.

On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de fer Canadien du Pacifique, à New- Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau.

Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver.

M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New- Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs.

Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à F. Braun, Sec. Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 24 octobre 1881. 44-3

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre:

- 12 presses à vapeur. 1 machine patenée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

CANADA

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER

CANADIEN DU PACIFIQUE

Incorporée par lettres patentes sous le grand sceau du Canada

DEBENTURES A 5 POUR CENT

Payables en or dans cinquante ans

SUR PREMIERE HYPOTHEQUE DES TERRES CONCÉDÉES

Emission totale autorisée..... \$25,000,000
 Acceptées par le gouvernement comme garantie de l'exécution du contrat passé entre le gouvernement et la compagnie..... \$ 5,000,000
 Maintenant offert au public..... \$10,000,000

Le principal et l'intérêt payables en or monnayé du poids et de la finesse de l'étalon actuel—le principal à Montréal, Canada, et les intérêts le 1er d'avril et le 1er d'octobre, au gré du porteur, soit à Montréal, soit à New-York, ou à Londres, Angleterre, au taux de 4c 1/2 sterling pour chaque piastre.

Débutures de la dénomination de \$1,000 et de \$500 chacune. Le principal payable le 1er d'octobre 1881, hormis qu'elles ne soient offertes auparavant pour le paiement des terres et, en conséquence, annulées ou rachetées par les syndics à même le produit de la vente des terres, soit au cours de la Bourse ou par tirages à dix pour cent de prime.

SYNDICS POUR LES PORTEURS DE DEBENTURES

CHARLES F. SMITHERS, Ecuyer, *Président de la Banque de Montréal.*
 HONORABLE J. HAMILTON, *Président de la Banque des Marchands du Canada.*
 SAMUEL THORNE, *Négociant, de New-York.*

Les débutures sont garanties par une hypothèque consentie en faveur des dits syndics qui leur confère, en vertu des clauses de la charte, plein pouvoir de payer les débutures, principal et intérêts et de faire toucher aux porteurs le produit net de la vente des terres. Avant d'être mis en force, l'acte plus haut cité a été soumis au gouvernement qui a, depuis, accepté les \$5,000,000 comme garantie de l'exécution du contrat conformément aux clauses de la charte.

L'hypothèque ainsi créée est privilégiée sur toute l'étendue des terres concédées à la compagnie, formant 25,000,000 d'acres des plus belles terres propres à la culture, situées dans cette partie du pays désignée sous le nom de "Zone Fertile" des territoires du Nord-Ouest, reconnue comme étant la région la plus considérable et la plus propre à récolter du blé de la meilleure qualité qu'il y ait sur le continent d'Amérique, et la compagnie peut localiser son octroi de terres dans cette région exclusivement, en mettant de côté toutes les sections qui ne sont pas propres à la culture.

Les débutures seront acceptées par la compagnie en paiement des terres au taux de 110 avec les intérêts accrus sur icelles.

En vertu de l'acte d'obligation hypothécaire, la compagnie s'oblige expressément de payer les intérêts sur les débutures semi-annuellement, lorsqu'ils deviendront dus, et le principal à l'échéance. Le produit net de toutes les ventes de terres devra être remis aux syndics pour qu'ils les gardent en mains, d'abord, pour garantir l'accomplissement de l'obligation de la compagnie de payer les intérêts sur les débutures, et, tant que cette obligation sera remplie ponctuellement, pour être appliqué à l'achat de débutures, pour annulation, pourvu que le prix n'exécède pas 110 pour cent et les intérêts accrus; mais si les débutures ne peuvent être achetées à ou au-dessous de ce prix, alors les syndics sont autorisés et requis de désigner, par lots, de temps à autre, à mesure que les fonds s'accumuleront entre leurs mains, les débutures qui devront être présentées pour être payées et annulées à 110 pour cent avec les intérêts accrus.

Le contrat stipule que toutes les débutures émises seront déposées d'abord entre les mains du gouvernement, et que le produit de toutes les ventes de terres sera aussi déposé entre les mains du gouvernement et ne sera payé à la compagnie qu'en proportion des travaux qui auront été faits pour la construction du chemin. L'intérêt à quatre pour cent, sur le montant restant en la possession du gouvernement, est, en vertu de l'acte précité, expressément réservé pour le paiement des intérêts sur les débutures, et ne peut être appliqué à aucune autre fin.

On verra par le rapport officiel du président de la compagnie, que les directeurs veulent terminer et ouvrir la ligne du chemin de fer jusqu'au Pacifique sans se prévaloir du droit qu'ils ont en vertu de la charte, d'émettre ses débutures en offrant le dit chemin de fer pour garantie; et qu'ils sont convaincus que les capitaux additionnels requis pour terminer le contrat et pour voir la ligne du matériel nécessaire pour son exploitation pourront être obtenus par l'émission d'actions privilégiées ordinaires. Dans ce cas, les seules obligations qui grèveront les revenus de la compagnie seront les intérêts sur ces débutures, qui seront payés avant tout dividende sur les actions ordinaires et privilégiées.

Ces débutures seront acceptées par le Receveur-Général comme dépôt de la part des compagnies d'assurance en vertu de l'acte 40, Vict. chap. 42.

Il est pourvu à l'enregistrement des débutures à Montréal, à New-York et à Londres.

On peut examiner la charte de la compagnie et obtenir des copies de l'Acte de *loi-commis* hypothécaire du rapport du président et du prospectus de la compagnie aux bureaux des sous-agés.

Ces débutures sont maintenant offertes au public au pair avec les intérêts accrus, par les sous-agés qui se réservent le droit d'en augmenter le prix, en aucun temps, sans avis préalable.

Les demandes pour débutures devront être adressées comme suit:—

BANQUE DE MONTREAL

MONTREAL

Ses succursales en Canada, et ses agences à Chicago, et au No. 9, Birchlin Lane Londres, Angleterre.

J. S. KENNEDY & Cie.,

63, William Street,

OU A

NEW-YORK,

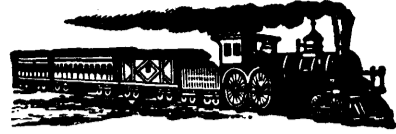
W. WATSON & A. LANG,

AGENTS DE LA BANQUE DE MONTRÉAL,

59, Wall Street,

Montréal, 25 novembre 1881.

NEW-YORK.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

	MIXTE.	MALLE.	EXPRESS
Départ de Hochelaga pour Ottawa.....	8.20 pm	8.30 am	5.00 pm
Arrivée à Ottawa.....	7.15 am	1.20 pm	9.10 pm
Départ de Ottawa pour Hochelaga.....	10.00 pm	8.10 am	4.55 pm
Arrivée à Hochelaga.....	9.45 am	1.00 pm	9.45 pm
Départ de Hochelaga pour Québec.....	6.40 pm	3.00 pm	10.00 pm
Arrivée à Québec.....	8.00 am	9.50 pm	6.30 am
Départ de Québec pour Hochelaga.....	5.30 pm	10.00 am	10.00 pm
Arrivée à Hochelaga.....	7.30 am	4.50 pm	6.30 am
Départ de Hochelaga pour St. Jérôme.....	6.00 pm		
Arrivée à St. Jérôme.....	7.45 "		
Départ de St. Jérôme pour Hochelaga.....	6.45 am		
Arrivée à Hochelaga.....	9.00 "		
Départ de Hochelaga pour Joliette.....	5.15 pm		
Arrivée à Joliette.....	7.40 pm		
Départ de Joliette pour Hochelaga.....	6.20 am		
Arrivée à Hochelaga.....	8.50 am		

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.
 Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Doroirs la nuit.
 Les Trains allant et venant d'Ottawa font rencontre avec les trains allant et venant de Québec.
 Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.
 Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Les trains quittent la Gare du Mile-End Dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, } MONTRÉAL.

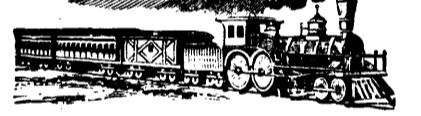
202 RUE ST-JACQUES, }

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC.

VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA.

L. A. SÉNÉCAL,

Surintendant-Général.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Part de Pointe Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles.....	9 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	8 35 "
" Dalhousie.....	9 15 "
" Bathurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Moncton.....	4 00 p. m.
" Saint-Jean.....	7 30 p. m.
" Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 h. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON,

Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 12, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant-en-Chef.

Moncton, N. B., 15 nov. 1881.—52 f.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

DÉCEMBRE 1881

Distribués.		DÉPECHES.		Fermés.	
A.	M. P. M.			A.	M. P. M.
Ontario et Etats de l'Ouest.					
8-9 00		(A) Ottawa, par chemin de fer.....		8 15	8 00
8-8 40		(B) Provinces d'Ontario, Manitoba et Colombie Ang. Montréal à Carillon par la rivière Ottawa.....		8 15	8 00
Québec et Provinces Maritimes.					
	5 35	Québec, Trois-Rivières, Berthier Sorel, par vapeur.....			
		Québec, Trois-Rivières, Berthier, etc., par Q. M. O. & O. Montréal à Carillon par la rivière Ottawa.....		1 50	
8 00		(B) Québec par le ch. de fer du Grand-Tronc.....		8 00	
8 00		(B) Township de l'est, Trois Rivières, Arthabaska et Rivière-du-Loup, par ch. de fer.....		8 00	
	12 50	Ch. de fer Occidental (ligne principale) à Ottawa.....		7 00	
	9 20	Ch. de fer Occidental, emb. St-Lin et St-Jérôme.....		4 30	
	8 00	Ch. de fer Occidental, emb. St-Jérôme et St-Janvier.....		7 0	
	11 30	Ch. de fer de Laprairie, St-Rémi et Huntingford.....		2 15	
	8 00	12 45 St-Hyacinthe, Sherbrooke, Contrecoq, etc.....		6 00	2-15 8
	8 00	Ch. de fer d'Acton et Sorel.....		8 00	
	10 00	St-Jean, Stanbridge et Station St-Armand.....		7 00	
	10 00	St-Jean, Ch. de fer Vermont Junction et Shefford.....		2 15	
	9 00	Ch. de fer Sud-Est.....		4 45	
	8 00	N.-Brunswick N.-Ecosse et l'Ile du P.-E. Terrebonne, partant de Halifax, 7 et 21 Novembre.....		8 00	
Dépêches Locales.					
	9 45	Valleyfield, Valois et Dorval.....		4 30	
	11 30	Route Be nharois.....		6 00	
	11 30	Boucherville, Contrecoq, Yvernes et Verchères.....		1 45	
	9 00	5 30 Côte St-Antoine et N.-Dame de Grâce.....		9 00	6 00
	9 00	5 30 Hochelaga.....		8 00	15-5
	11 30	Huntingdon.....		6 00	2 00
	10 00	5 30 Lachine.....		6 0	2 00
	10 20	3 00 Laprairie.....		7 00	2 15
	10 30	Longueuil.....		6 00	1 45
	10 00	New Glasgow, Ste-Sophie, par emb. du Ch. de fer Occidental.....		4 30	
	10 00	Longue-Pointe, Pointe-aux-Trembles et Charlemagne.....		2 00	
	8 30	2 30-6 Pointe St-Charles.....		8 0	1 15-5
	11 30	Ste-Cunégonde.....		6 00	
	10 00	St-Lambert.....		2 15	
		1 30 St-Laurent, St-Martin et St-Eustache.....		7 00	
	11 30	5 30 Côte St-Paul et St-Henri de M.....		6 00	2 00
	10 00	Pont-Viau et Sault-au-Récollet (aussi Bougie).....		3 30	
	10 00	6 55 Village Saint-Jean-Baptiste Mile-End et Coteau Saint-Louis.....		7.00 et 11 45	3 30
Etats-Unis.					
8-9 40		Boston et les Etats de la N.-Angleterre, excepté le Maine.....		7 00	5 40
8-8 40		New-York et Etats du Sud.....		6 00	2 15
10 30		8 00 12 30 Island Pond, Portland et le Maine.....		et 5 40	2 30-8
8-8 40		Etats de l'Ouest et du Pacifique.....		8 15	2 00
Grande-Bretagne.					
		Par ligne canadienne, Jeudi.....		7 00	
		Par ligne canadienne pour l'Allemagne, Jeudi.....		7 00	
		Par ligne Cunard, Lundi.....		5 25	
		Par ligne Cunard, Supplémentaire, 13 et 27 Décembre.....		2 15	
		Dépêche directe pour l'Angleterre par New-York, Mercredi.....		2 15	
		Dépêches pour l'Allemagne, par New-York, Mercredi.....		2 15	
		Par ligne White Star, 16 et 30 Décembre.....		9 15	2 15

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m.
 (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c
 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Châteaux, Paysages, etc., tous différents. Livre d'annonces complète pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 échantillons de Cartes d'Annonces de Fournisseurs, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 23, Northford Ct.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

PATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité. Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en articles argentés, Couteaux à manche ivoire et argent; fourchettes et cuillères, plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.